

Histoire de la famille Wallon par Joseph Petit au travers de la correspondance familiale

Tome 3 A

4e partie (suite) – Juillet 1876 à décembre 1876

Juillet 1876

Après un petit mot du 5 juillet dans lequel Jeanne reedit son impatience de voir enfin arriver Pierre « comme c'est promis » le dimanche 8 juillet au matin et une courte réponse de ce dernier du 7 juillet confirmant son arrivée à Paris pour le lendemain matin, plus de lettres jusqu'au 14 juillet.

Le Général Segretain qui avait eu sous ses ordres le Capitaine Petit au Ministère ou qui, tout au moins l'y avait connu, lui adresse le 7 juillet au retour d'une longue inspection (il est général inspecteur des côtes et fait partie de la commission des Gâvres) une lettre de félicitations pour la naissance de Joseph P. Il le félicite d'avoir accepté ce poste de Marseille auprès du Colonel Hallier. « Enfin, dès que le Colonel Hallier aura les étoiles ce qui, je pense, ne tardera guère, vous aurez une bonne occasion de voir le régiment et de vous en occuper. Bonne chance maintenant pour vous dans cette situation nouvelle. Je n'ai pas besoin d'ajouter que je n'oublierai pas le temps que nous avons passé ensemble à Paris ».

Il lui parle du projet « du bon général de Chabaud » de faire une publication semi-officielle sur la défense de Paris. Il croit que ce projet a été abandonné. Il le reprendrait volontiers « et, s'il me reste alors assez d'activité pour l'essayer, je ne demande pas mieux que de le faire – et je me permettrais alors de vous demander de m'y aider. En tout cas, songez-y vous-même, pour le faire un jour à mon défaut ». (Lettre du Général A. Segretain du 7 juillet 1876).

De retour à Marseille, le Capitaine Petit écrit à Jeanne le 14 juillet un petit mot pour lui dire qu'il est bien arrivé, qu'il a déjeuné avec le Colonel et qu'il a repris immédiatement les affaires qui se sont fortement accumulées.

« Je t'embrasse de tout mon cœur, encore sous le coup de l'émotion que j'ai éprouvée en te quittant et que je t'ai laissée voir bien malgré moi... mais du courage ; nous serons bientôt réunis. Je t'écrirai demain plus longtemps ». (Lettre du Capitaine Petit du 14 juillet 1876).

Et Jeanne de son côté pense « avoir rêvé ces bonnes journées que tu m'as consacrées. Elles ont passé trop vite et me voilà de nouveau replongée dans mon isolement... je dis isolement, car du moment où tu n'y es pas, tout me paraît vide autour de moi... ». Enfin elle a promis d'être raisonnable « et puis mon petit Joseph va si bien qu'il serait malheureux de le faire souffrir ».

« On a reçu, paraît-il – je n'ai pas encore pu la lire – une lettre de Valentine (Deltombe) ; elle irait au mois d'août aux Petites Dalles et viendrait me dire adieu à Rouen. Marguerite et Geneviève sont sorties aujourd'hui (du couvent de la Visitation) ; je vais peut-être aller aux bains froids avec elles ; il continue à faire excessivement chaud, mais il y a de l'air : 29°. Je suppose que c'est exactement le temps de Marseille ; le ciel est d'une pureté admirable ».

Au fond, elle pense qu'elle aurait bien pu aller se fixer à Marseille avec ses enfants sans attendre la fin de l'été. (Lettre de Jeanne P. du 15 juillet 1876).

Pierre recommande à Jeanne de ne pas se fatiguer avec ce déménagement, de boire du vin et de faire tout ce qu'il faut pour se maintenir en bonne santé. Il l'exhorte à avoir du courage et d'être raisonnable. Il en a besoin aussi... « J'avais les larmes aux

yeux en parlant de toi au Colonel le matin et j'avais peine à cacher mon attendrissement. Du courage, ma chère petite Jeanne ; dans peu de temps nous serons réunis et je pense bien que nous ne nous séparerons plus. Pars à Rouen le plus tôt possible ». (Lettre du Capitaine Petit du 16 juillet 1876).

Jeanne profite de ses heures de loisir (elle n'en a guère avec ses 4 marmots dont elle s'occupe avec tant de dévouement) pour faire des visites d'adieux (Mr et Mme Mazet qu'elle a trouvés au Luxembourg, Mme Ozanam, Mme Ollet-Laprune, Mme Fritsch, Mme Gréard, Mme Bernard), puis à une Mme B... femme d'un colonel qu'elle ne connaissait pas et à laquelle le Capitaine Petit aurait voulu la présenter avant son départ pour Marseille.

Après quelques hésitations et une attente dans un petit salon boudoir, la domestique la fait entrer dans la chambre de Mme de B... dans son lit, vêtue d'un peignoir de piqué blanc et très étonnée de voir entrer Jeanne P., ayant cru comprendre que sa domestique annonçait la générale Petit qu'elle n'avait pas vue depuis longtemps. Enfin tout s'explique. Mme de B... s'excuse de la recevoir ainsi, souffrant de rhumatisme et de névralgies. Le Colonel de B... est auprès de sa femme. Il dit à Jeanne combien il s'était réjoui de la décision prise par son mari d'accepter le poste de Marseille « car enfin le Dépôt, c'est très bien parce qu'on est à Paris, mais on n'y fait pas son chemin ! »

« J'ai transmis à dîner cette parole à Père, mais il n'est pas convaincu ! Il ne le sera jamais, je le crains. La pensée qu'il aurait pu peut-être par son influence t'obtenir une position analogue à Paris lui est toujours présente à l'esprit et lui ferme les yeux pour les avantages que t'offrait le colonel. Que veux-tu, il ne faut pas lui en vouloir ; c'est un bon sentiment qui l'aveugle : la profonde affection qu'il a pour moi. Il est d'une bonne santé, grâce à Dieu, et a sans doute de longues années encore devant lui, mais on comprend qu'arrivé à 64 ans il voit plus souvent que nous le terme de l'existence. Aussi, me disait-il hier, quand j'essayais de lui démontrer que nous reviendrions plus sûrement à Paris par cette voie : « oui, quand je n'y serai plus... ¹ » Voilà certainement la cause du chagrin qu'il a de nous voir partir. J'ai dîné samedi et dimanche chez Maman ; Henri aussi ; il en était tout fier et s'est très bien tenu à table.

Comme nous parlions de lecture, Maman m'a proposé de lui apprendre à lire. J'ai accepté de grand cœur parce que j'ai tant à faire en ce moment que le pauvre enfant s'en ressentirait et il commence à être temps qu'il sache lire ; ce lui sera une source de grandes distractions et à moi de grande tranquillité. Il est allé ce matin prendre sa 1^{re} leçon et en est revenu avec un bon point ; il paraissait tout content ». (Lettre de Jeanne P. du 17 juillet 1876).

D'Amiens, Monseigneur Bataille adresse à Jeanne ses remerciements pour l'envoi de ses condoléances à l'occasion de la mort de sa vieille mère... « Je ne vous savais pas veuve... provisoirement – si c'est pour l'avantage de ce cher et bon Monsieur Petit je m'en réjouis avec vous et avec lui... ». Quant à sa déjà nombreuse famille qui est une charge pour la jeune maman : « Ne vous effrayez pas de voir s'augmenter votre chère famille : c'est une bénédiction... Ces enfants seront votre honneur ici-bas ; ils seront un jour votre couronne là-haut ». (Lettre de Monseigneur Bataille – Louis, Évêque d'Amiens – du 17 juillet 1876).

Copie de la lettre de Mgr Bataille - 4 pages :

¹ Il a heureusement vécu jusqu'en 1904, c.à.d. encore 28 ans jusqu'à 92 ans !

EVÊCHÉ
AMIENS.

Amiens, le 17 Octobre 1856

Lettre de Monseigneur Bataille

Mon Excellence, votre bonne lettre m'a
travaillé de suite. Je me suis adressé à
toutes celles qui me menagèrent la
provision depuis quinze jours. C'est
l'un de vos vœux que j'ai pu en
lui reconnaître.

Mon cœur se réjouit que votre
sacrosanct à la participation
abouti par les grâces qui
ont précédé et accompagné le
départ de Madame Thérèse. Elle
a demandé de même les derniers
sacraments, et les a eus avec une admi-
rable générosité le sacrifice de
la vie, nous a renvoyés à
plusieurs reprises de notre affect
lion et de nos consolations que
votre amour donnait à sa tristesse
et d'un soutien dans le
deuil. C'est bien la mort
du juste.

Je vous prie que vous

soyez sûr de la dévotion de votre
tristesse ; à défaut de cette tristesse.
Je vous prie en attendant d'autres
jours de plus amicaux. Reçus elle
la prière c'est celle qui est
dans la volonté de Dieu et
continuité de la lui opposé très
généreusement dans l'intention
pieuse que me confie votre
lettre. La situation sera ainsi
bien plus supportable ; elle sera
aussi beaucoup plus méritoire
et d'espérer qu'elle désirera à
vous obtenir la grande grâce
que je désire si vivement avec
vous.

Je la demanderai au moment
de la messe.

Je vous rassure par de
vous d'augmenter votre chère
famille. C'est une bénédiction,
et Dieu s'éloigne de ceux qui
ne le comprennent pas. Les
enfants de votre honneur
sont bons ; ils seront un jour
votre couronne la gloire.

Si j'aurais voulu envoyer
un frère par à votre égard.
Madame Adèle, malheureusement
le mauvais jour son adresse.
Permettez lui reconnaître votre
chère dévotion et lui dire que

la reconnaissance au ciel et c'est
bien pour votre espérance lorsqu'il
a été affecté à ceux qui en
aiment !

Je la reconstruite ce jour
dans votre à vos prières et
je pour reconnaître en mon nom
et au nom de mes sœurs
de celui que vous lui avez
donné déjà.

Je ne vous l'avais
pas vu... provisoirement. Si
C'est pour ti avantage de ce
chez le bon Monsieur Félix, je
te en rejoins avec vous et
avec lui. Je comprends ce jour
dans que c'est de une
privation pour votre cœur.
Heureusement pour être dans
la maison même de Monsieur
Monsieur Félix et de Madame
Madame ; la séparation doit
être ainsi bien plus sup-
portable.

En surplus, chère Madame
de vous l'ai dit souvent
dans les jours d'autrefois et
je vous le redis plus que
jamais, la vie est une
épreuve continuelle. Elle est
composée de sacrifices qui de

Je la bénis elle et son bon
enfant.

Cette bénédiction, chère
Madame, je vous l'envoie à
vous-même et à votre petit
Armand. Il y joint le reconnaiss-
sant souvenir de mes sœurs.
Je me rappelle par vous
à votre excellent Monsieur Félix
et vous reconstruite l'expression
de mon humble et respectueux
sentiment.

En V. S.

Monsieur, Ev. d'Am.

Jeanne annonce à Pierre la mort de Mme Allart le 18 juillet, la mère de Sophie Wallon. Elle sera enterrée à Arras.

Elle compte partir dans la 1^{re} huitaine d'août, probablement le 7 ou le 8 pour Rouen, chez son frère Henri.

La tante Emilie Caffiaux a fait la surprise d'un voyage de 48 heures à Paris. Elle a dîné avec elle chez sa mère.

Les lettres qui suivent sont remplies de détails, conseils donnés par Pierre et questions posées par Jeanne, au sujet du prochain déménagement et des emballages à faire. Comme Jeanne s'inquiète de savoir si cette inspection retardée ne va pas remettre son arrivée à Marseille après la date prévue (24 ou 25 septembre), Pierre la rassure en lui disant que l'inspection sera aussi courte que possible et qu'ils n'iront pas en Corse, comme c'était tout d'abord prévu.

Sophie Wallon, toute à sa douleur depuis la mort de sa mère, préfère être seule. Jeanne lui avait offert d'aller passer une partie de la journée avec elle, son mari et son père étant partis la veille au soir avec le corps pour Arras. Elle lui a fait répondre que la solitude ne l'effrayait pas « j'irai peut-être prendre de ses nouvelles tout à l'heure, sans entrer ; ce sera un témoignage d'affection qui lui fera plaisir sans être à charge ».

Le chapitre des « ressemblances » donne toujours lieu à des surprises... Valentine D. répondant à sa sœur Jeanne P. (23 juillet) lui raconte qu'Emilie Caffiaux au retour de « son escapade à Paris » lui a rapporté les meilleures nouvelles de toute la famille... « elle a trouvé tes enfants bien grandis, bien fortifiés et le petit Joseph ressemblant beaucoup à Henri et par conséquent à sa maman... ». Depuis le petit Joseph a bien changé puisqu'avec les années il a pris de plus en plus la ressemblance du côté de son Père... Je sens encore sa main se posant horizontalement sous mes yeux, vers la racine du nez, tandis qu'il s'exclamait en se tournant vers ma mère – j'avais alors 10 ou 11 ans – « c'est étonnant ce que cet animal-là ressemble à ma grand-mère (ou à ma mère, je ne m'en souviens plus) par le haut de la figure, surtout le regard... ». Il est vrai que ma tante Emilie Caffiaux ne connaissait guère ce côté de la famille !

« Quant à moi, continue-t-elle, je crois que je suis en train de marcher sur tes traces quoiqu'espérant encore le contraire ; toutefois, si je ne me trompe, cela pourrait dater de trois mois... » Elle a préféré, dans cette attente, sevrer son fils Henri... « Cette grande opération du sevrage dont on a toujours peur d'avance s'est accomplie on ne peut mieux. Ce petit ingrat n'a même pas versé une larme quoiqu'il ait pour moi une tendresse qui le porte à me manger de baisers toute la journée... ». Enfin Madeleine s'en occupe beaucoup et même Paul qui voudrait l'avoir sur ses genoux ! Elle a toujours le projet de partir le 10 août pour les Dalles.

Jeanne (Chevau) est venue passer quelques jours chez elle. « Cette pauvre Jeanne est admirable de courage et se surmonte en vue de sa mère (Mme Barbedière) qu'elle sait déjà si affligée... ».

C'est sans doute vers cette époque que Jeanne Ch. avait perdu son mari, restant veuve assez jeune. Elle s'est remariée plus tard avec le comte Mimerel.

La fameuse terrine que Valentine réclamait à Jeanne lui a enfin été renvoyée... pleine de confiture d'abricots. Elle l'en remercie bien vivement « d'autant plus qu'il n'y aura pas d'abricots cette année ». (Lettre de Valentine D. du 23 juillet 1876).

Jeanne P. a reçu la visite de deux des bons camarades du Capitaine Petit : celle de G. Laurent qui l'a trouvée assez triste de cette nouvelle séparation et s'est empressé « de lui faire un beau petit sermon pour la remonter » et du Commandant Grillon nommé à Lille et venant lui faire ses adieux.

« Mr Georges L. te recommande surtout de ne pas craindre d'abuser de lui pour des renseignements. Répétez-le-lui bien, m'a-t-il dit ; il est souvent bien plus simple de me

jeter un mot à la poste que de faire des recherches pour des choses sur lesquelles je puis le renseigner immédiatement ».

Quant à son camarade Duval, il n'est pas encore venu prendre sa place au Dépôt des fortifications.

Je dîne maintenant presque tous les jours chez Maman. « Hier Adèle y était avec ses enfants et aussi Emile Caffiaux, le fils du chapelier de Valenciennes ».

Elle se propose de partir pour Rouen le 8 août au plus tard. Elle s'y retrouvera avec sa sœur Valentine de passage en allant aux Dalles. (Lettre de Jeanne P. du 24 juillet 1876).[^]

Le Capitaine Petit annonce à Jeanne que l'Inspection commencera par Nîmes (adresser les lettres à Petit, capitaine adjoint au Directeur supérieur du Génie des 15^e et 16^e corps d'armée au bureau du chef du Génie à Nîmes) puis du 4 au 7 à Mende, le 7 à Montpellier « nous avons visité les casernes et les établissements militaires de Marseille par la chaleur ; je n'en ai aucunement souffert. N'ai aucune inquiétude sur ma santé : je suis solide comme le Pont-Neuf. Soigne la tienne toujours bien comme tu me le promets afin que je te retrouve telle que je t'ai laissée ». (Lettre du Capitaine Petit du 30 juillet 1876).

Jeanne et Pierre sont désolés d'avoir encore passé leur anniversaire de mariage (27 juillet) loin l'un de l'autre comme l'année dernière, époque à laquelle Jeanne se trouvait à Rouen.

« Je voudrais vivre longtemps, lui écrit Jeanne, pour t'entourer de bonheur, d'affection, ramener ton esprit et ton cœur là où je voudrais les voir, élever mes enfants et encore mes petits-enfants et même mes arrière-petits-enfants... surtout vis longtemps aussi avec moi, ou bien je ne le désirerai plus... que c'est bon d'aimer comme cela, mais comme cela fait souffrir aussi ; bonne souffrance néanmoins et qu'on n'échangerait pas pour bien des trésors... Je suis allée hier avec Maman choisir deux belles nattes avec lesquelles je compte rivaliser avec les beautés de Marseille qui séduisent Monsieur ; je sens que je triompherai et j'en éprouve un bonheur inouï. Je soigne bien ma petite santé ; je veux que tu me retrouves fraîche comme à vingt ans. Ne regrette pas de ne m'avoir pas connue à ce bel âge ; je suis mieux qu'autre fois grâce à toi ; la maternité ne m'a rien fait perdre... au contraire... »

À en juger par les photographies de cette époque, notre chère Maman devait en effet être ravissante.

« Mais je suis loin de toi et c'est la cause de mes idées noires ; ma santé n'y est pour rien. Je vais toujours parfaitement bien et la preuve en est dans les progrès physiques de mon petit Joseph ; il pèse aujourd'hui 5 kilos 720 grammes... 11 livres ½ ! ». (Lettre de Jeanne P. du 30 juillet 1876).

Août 1876

La séparation ne fait qu'aviver les sentiments qui n'ont jamais cessé d'unir étroitement Pierre et Jeanne.

Les lettres échangées l'expriment suffisamment. L'un et l'autre attendent impatiemment le mois de septembre qui les réunira avec leurs enfants à Marseille.

« Tes lettres ont le don comme tes paroles de me remuer jusqu'au plus profond de mon être, écrit Jeanne à Pierre (2 août) que c'est bon d'être aimée par celui qu'on aime le plus au monde... Je meurs d'envie d'être auprès de toi, de vivre avec toi de cette bonne vie que tu me décris... avec toi... toujours avec toi... Allons du calme, Jean Jean, ou tu vas être grondée... ».

Aussi pour ne pas être grondée abandonne-t-elle la poésie pour la prose en donnant à Pierre un compte détaillé des dépenses du ménage pour lui prouver « qu'elle est une petite femme de ménage modèle ».

La moyenne des dépenses de table pour les sept derniers mois n'a pas dépassé 260F par mois (de nos jours, pour une même famille, cette somme représente la nourriture de 3 jours environ !). Les appointements d'un capitaine étaient alors de 339F par mois. C'est-à-dire qu'un jeune ménage d'officier, sans grande fortune personnelle, devait serrer d'assez près son budget... grâce à notre chère Maman qui tenait ses comptes avec soin et les a tenus scrupuleusement jusqu'à la fin de ses jours nous n'avons, quoique nombreux, jamais manqué de rien et les sacrifices que se sont imposés nos parents leur ont permis de nous donner à tous l'éducation la plus parfaite et l'instruction la plus complète.

Cette année, malgré l'insistance de sa sœur Valentine, elle n'ira pas aux Petites Dalles « ne voulant pas ajouter une aussi grosse dépense à celles que nous sommes forcés de faire (pour le déménagement à Marseille) ».

Ses jeunes sœurs Marguerite et Geneviève entrent en vacances et son frère Étienne vient de passer ses examens de licence (ès sciences) et paraît content de ses épreuves.

Le Capitaine Petit en tournée d'inspection avec le Colonel Hallier se trouve à Mende le 4 août. Il sera à Montpellier du 7 au 11. La région de Mende est pittoresque : pays peu peuplé, mais verdoyant, plein de sources et très frais. Cela change un peu de la chaleur des derniers jours à Tarascon et à Nîmes. « Écris-moi souvent quelques lignes si tu ne peux faire plus. L'œil d'Henri va-t-il mieux et le petit Pierre a-t-il toujours son urticaire ? Quant à moi je me porte très bien ; je compte sur la fatigue pour me faire maigrir un peu... »

Jeanne, invitée par son frère Henri W., s'apprête à aller à Rouen avec ses enfants (8 août) où elle attendra au bon air du Val d'Eauplet le moment où le Capitaine Petit pourra venir la chercher pour les emmener à Marseille.

Sa sœur Valentine allant aux Dalles avec ses enfants s'arrêtera en passant à Rouen pour la voir.

« Au moment de quitter tous les miens, j'ai le cœur bien gros ! Je serai peut-être si longtemps sans me retrouver au milieu d'eux ? À la grandeur de mon sacrifice, tu peux juger de mon affection pour toi ; oh ! oui, il faut que je t'aime bien pour te sacrifier comme cela la joie d'être au milieu des miens et surtout d'être auprès d'Adèle ; pauvre sœur, je vois souvent les larmes lui monter aux yeux quand nous parlons de mon départ et de mon absence... Elle sûrement ne pourra me venir voir à Marseille, mais elle n'a jamais que de bonnes paroles à me dire ; elle me fait sentir combien je serai heureuse de te voir content de ta position..., etc.

Enfin, ne nous étendons pas trop sur ce sujet : c'est le moment où il me faut du courage...

Écris-moi souvent tous ces jours-ci ; j'aurai besoin de tes bonnes paroles affectueuses pour me donner du courage. Le grand-père Petit est venu à Paris pour des affaires d'argent. Pendant que Jeanne écrit à Pierre (6 août) il a emmené les enfants au Jardin des Plantes... Seul petit Joseph est resté à la maison et tient compagnie à sa maman. « Henri a encore un peu mal à l'œil droit et je crois que l'urticaire du petit Pierre ne passera qu'avec les chaleurs. Ils sont sans cela en bon état. Joseph est toujours très sage la nuit et Bébèle est un petit garçon... »

À propos des affaires d'argent pour lesquelles son Père est venu à Paris, le Capitaine Petit s'inquiète des opérations qu'il entreprend avec ses actions. « Je ne comprends pas Silvestre de le laisser ainsi barboter ses actions ? Il n'aurait qu'une chose à faire : se tenir tranquille et jouir de ses revenus. Il y a dans tout cela quelque chose

d'incompréhensible. Mon Père n'a jamais su que gagner de l'argent et pas le garder. Enfin du moment qu'il ne perd rien, c'est beaucoup.

Je comprends tout le sacrifice que tu fais pour venir avec moi ma petite Jeanne. J'en fais aussi un en subissant des fatigues que j'aurais pu m'épargner si je n'avais pas eu une nombreuse famille. Je n'aurais pas eu d'ambitions et j'aurais fait mon petit bonhomme de chemin sans songer à l'avenir. Aujourd'hui, il faut y regarder de plus près ! Je ne m'en plains pas ayant à supporter cette charge avec toi et je m'applaudis d'être uni si intimement à toi et de t'avoir pour compagne dans cette rude traversée de la vie au bout de laquelle on nous tiendra compte, je suis sûr, de nos tribulations.

Je comprends toute la peine que tu auras à quitter ta famille ; cette peine est d'autant plus grande que tu vois peut-être encore sur le visage de Mr Wallon l'expression de résignation douloureuse avec laquelle il subit la décision que j'ai prise dans le seul but de préparer l'avenir de nos enfants. Si j'avais vu une issue d'un autre côté je ne l'aurais pas manquée. Quoi qu'il en soit, ne te tourmente pas outre mesure. Évite la fatigue et ne va pas courir avant de partir chez l'un et chez l'autre. Occupe-toi avant tout de ta santé pour tes enfants et pour moi. Ta famille avant tout ce sont tes enfants ; je ne parle de moi qu'en seconde ligne.

La lettre que Mr Wallon m'a écrite témoigne encore des sentiments qu'il éprouve ; il paraît plaindre d'avance l'existence que tu auras ici. Je crois que tu ne seras pas si malheureuse qu'on pourrait te le faire craindre et, dans tous les cas, il est inutile et même imprudent d'éveiller ces regrets chez toi. Je t'écrirai le plus souvent que je pourrai, ma chère Jean Jean, ne serait-ce que quelques mots... mais soit raisonnable et surtout ne te fatigue pas... tu sais combien je t'aime. A bientôt, je t'embrasse de toute la force de mon cœur ». (Lettre du Capitaine Petit à Jeanne – 7 août 1876).

Arrivée à Rouen avec ses enfants, Jeanne donne à ses parents de bonnes nouvelles de son voyage (8 août) qui s'est bien passé : les enfants ont été sages et les employés et compagnons de voyage très complaisants. Elle a été très émue du chagrin de son Père au moment de son départ. Elle avait pourtant besoin de tout son courage. « Je t'en prie, mon bon Père, dis-toi bien que ce n'est pas par caprice que Pierre a accepté ce changement de position ; son avenir était en jeu et il ne devait pas le sacrifier. Je m'éloigne pour quelque temps, mais vous avez l'espoir de me voir revenir. Vous me verrez peut-être tout autant que Valentine, je ne dis pas qu'Henri et vous avez ceci de meilleur pour moi, c'est la certitude d'un retour à Paris tandis que Valentine est établie pour toujours à Valenciennes. Quoi qu'il en soit, mes chers parents, je vous remercie bien de tant d'affection ; dans mon éloignement ce me sera une consolation de penser à toutes vos bontés pour moi.

Dites à mes sœurs qu'Henri était à peine en chemin de fer que déjà il les réclamait et ici, à Rouen, où cependant il est bien, il me dit qu'il veut aller avec sa « tante Nite » ; je crois que petit Joseph s'aperçoit qu'il n'a plus les soins de sa tante Geneviève parce qu'il pleure de temps en temps. Je viens d'aller leur faire faire une petite visite au jardin où ils ouvrent de grands yeux pour voir passer les bateaux et les chemins de fer ; mais Mélanie (leur bonne) les ouvre encore plus grands... »

Et le même jour elle donne de ses nouvelles à Pierre : « me voici enfin sortie du foin, de la paille, des caisses, papiers et ficelles ; je commençais à en avoir une indigestion et pour te donner de suite plein contentement je me hâte de te dire que je suis arrivée à Rouen après un très bon voyage... La journée d'hier a été bien pénible pour moi, non comme fatigue, mais comme peine de cœur : c'était le jour des adieux, car il est probable que je ne reverrai plus personne avant mon départ pour Marseille.

La douleur de mon pauvre Père m'a fait mal et encore maintenant je pleure en y pensant ; tu ne saurais croire l'émotion que j'ai éprouvée quand je l'ai vu sangloter et que cette tête blanche s'est inclinée dans la voiture pour m'embrasser encore une fois.

Heureusement que je n'ai pas eu ce spectacle devant les yeux quand la question de notre départ a été agitée ; je n'aurai jamais eu le courage, je crois, de te pousser à accepter. Tiens, je ne vois plus clair pour t'écrire... mon pauvre Père est trop malheureux de mon départ... ».

Aussi est-elle bien décidée à faire des économies pour se payer un voyage de Marseille à Paris et venir revoir ses parents et toute sa famille... Elle a même une tirelire dans laquelle elle a déjà 55F... « s'il n'y a pas assez pour le ménage vous transformerez, Monsieur, votre fumée en pain, c'est entendu ; libre à toi de faire aussi des petites économies sur ton tabac et de m'apporter de temps en temps une petite obole pour ma tirelire ; ce serait doublement méritoire ».

Le passage à Montpellier réveille chez le Capitaine Petit ses souvenirs d'il y a 9 ans lorsqu'il y était jeune lieutenant... « La ville de Montpellier n'a pas changé depuis 9 ans. J'ai revu l'endroit où j'ai reçu ma brique ; j'ai revu aussi un officier du régiment qui avait été témoin de l'accident. Nous avons l'intention d'aller prendre un bain de mer, mais nous n'en avons pas eu le temps. Nous partons ce soir pour Lodève ; nous serons à Sète du 12 au matin au 13 au soir, à Béziers du 13 au soir au 15 au soir... Nous serons de retour à Marseille vers le 15 septembre et je compte pouvoir m'occuper alors du déménagement de façon que tu puisses être installée ici avant la fin de septembre... »

Célestin Deltombe et Valentine partis de Valenciennes pour aller aux Dalles avec leurs trois enfants, Madeleine, Paul et Henri, s'arrêtent à Rouen (11 août) pour y voir Jeanne et ses enfants.

« Valentine et Célestin sont arrivés hier avec leurs enfants, tous en bonne santé ; Valentine toujours fraîche et jeune comme à 18 ans, Madeleine gracieuse et jolie comme toujours et, ce qu'il y a de mieux encore, avec des couleurs roses qui témoignent de sa bonne santé ; Paul et Henri sont bien gentils et véritablement il y a grande ressemblance entre ce dernier et grand-maman... »

Ce n'est qu'une courte visite. Ils repartent tous le lendemain pour les Dalles avec Henri W. et Laure laissant Jeanne dans la maison de la rue du Val d'Eauplet.

De *Cette* (Sète ?), le Capitaine Petit écrit à Jeanne à 5h du matin, s'excusant de n'avoir pu le faire depuis qu'il a quitté Montpellier le 10. Il souffre horriblement de la chaleur, étant obligé de rester en tenue toute la journée... Le thermomètre dépasse 32° ! Le Colonel Hallier et lui commencent à se faire à cette vie nomade ; ils auraient même des choses assez curieuses à voir s'ils n'étaient obligés de consacrer tout leur temps au service et de se reposer dès qu'ils ont quelque liberté.

« Ce n'est donc pas un voyage d'agrément, mais au point de vue de mon métier j'apprends beaucoup. J'ai rarement vu un homme d'un esprit aussi ferme et aussi droit que le Colonel Hallier. Du premier coup il a su établir ici son autorité morale sur des officiers du même grade et même aussi anciens que lui. Il décide les questions souvent très délicates avec une sûreté de coup d'œil extraordinaire, perce à jour ce qu'on veut lui dissimuler et n'hésite jamais à prendre sur lui la responsabilité d'une décision, ce qui est rare au temps où nous vivons.

Il fait connaître aux officiers qu'il veut traiter toutes les affaires franchement, sans dissimuler ; dans chaque question il va droit au but et ne se gêne pas pour gourmander vertement ceux qui ne vont pas droit...

En un mot, c'est un caractère et si nous en avons beaucoup de cette trempe-là, nous ne serons pas dans le pétrin. C'est donc une bonne affaire pour moi d'être à pareille école et bien que j'aie beaucoup à faire et quelques fatigue à supporter, je suis heureux d'être sorti de la vie fastidieuse que je menais au bureau pour entrer dans des occupations actives et intéressantes.

Je comprends, ma chère Jeanne, toute la douleur que tu as éprouvée en te séparant de ta famille ; on viendra te voir à Marseille et nous irons à Paris. D'ailleurs nous

ne sommes ici que pour peu de temps ; le Colonel m'a répété souvent que dans deux ou trois ans il espère bien quitter le pays. Nous ne pouvions d'ailleurs rester à Paris dans la situation où j'étais sans compromettre gravement l'avenir... »

Si ce sacrifice d'être séparée de sa famille est trop lourd, il offre à Jeanne le voyage aux Petites Dalles pour qu'elle ait encore quelques bons moments avant de la quitter pour venir s'installer à Marseille...

Lui aussi est bien impatient de la retrouver pour la serrer dans les bras. « J'ai hâte que nous soyons réunis pour te montrer combien tu seras heureuse ici avec moi et les enfants ».

Il sera le 14 à Béziers, le 16 à Castelnaudary, le 18 à Castres, le 19 à Albi, le 20 à Rodez et le 22 à Carcassonne.

Mais Henri W. désolé d'avoir ainsi laissé sa sœur Jeanne seule avec ses enfants à Rouen a combiné avec ses sœurs Adèle et Valentine, son beau-frère Célestin, sa femme Laure et sa belle-mère Mme Cronier, une installation pour Jeanne et ses enfants aux Dalles. Ils ont trouvé pour leur Père et leur mère, qui doivent venir aux Dalles et n'avaient pas de maison en vue, un campement provisoire et les uns et les autres prenant des enfants chez eux, on pourra réserver de la place pour Jeanne et ses enfants. Ils se chargent, Valentine et lui, de tous les frais de déplacement et de séjour. Ainsi Jeanne, grâce à l'affection de son frère et de ses sœurs, peut avoir la joie dont elle se sentait si privée de vivre encore quelque temps heureuse au milieu de sa chère famille avant le grand départ pour Marseille.

Elle transmet à Pierre (14 août) l'invitation affectueuse de son frère, dont elle est profondément touchée et qu'elle accepte d'autant plus volontiers que les enfants souffrent de la chaleur accablante qu'il fait à Rouen.

En quittant Béziers (15 août) « quelle sale ville, rien que de la poussière et du soleil, un hôtel mal tenu et par-dessus le marché un petit dérangement d'estomac qui a disparu ce matin grâce à la ceinture de flanelle que j'avais eu le tort de quitter » le Capitaine Petit écrit à Jeanne son inquiétude de la voir si faible. « Je n'hésite pas à attribuer cette faiblesse à la nourriture de Joseph. Prends bien garde d'arriver à l'anémie et de ne t'en apercevoir que lorsque le mal sera déjà avancé ».

Il a peu de choses à raconter de ses voyages « Je ne vois rien que le bureau du Génie, les casernes et les fortifications. Les gens de ce pays sont d'ailleurs assez désagréables et je conçois que Simon de Montfort en ait passé jadis un grand nombre au fil de l'épée... J'ai vu cependant de loin les neuf écluses du Canal du Midi s'échelonnant sur la colline ; c'est très beau. La statue de Paul Riquet fait aussi assez bien, mais je ne fais que jeter un coup d'œil distrait sur toutes les merveilles du pays... J'ai l'esprit plein de toi, je ne songe qu'à te revoir et le temps me paraît de plus en plus long... Aussi je hâte le voyage et le Colonel qui s'en aperçoit me dit qu'il sait bien ce qui m'attend au bout de l'inspection... »

C'est enfin des Dalles que Jeanne donne de ses nouvelles à Pierre (16 août) ! Elle vient d'y arriver avec ses quatre enfants. « Autorises-tu les bains de mer pour petit Henri et Pierre ? »

Elle charge toujours Pierre de ses respects pour le Colonel Hallier auquel elle est si reconnaissante des attentions qu'il a pour lui.

La bonne petite vie des Dalles lui fait beaucoup de bien moralement et physiquement. Elle y est cependant très occupée avec ses enfants. Elle prétend qu'elle fait la paresseuse, puisqu'elle est en vacances « je peux bien ne me lever qu'à sept heures ; je m'habille, j'habille les enfants et nous allons déjeuner chez Bonne Maman ; après le déjeuner nous allons retrouver les autres soit à la plage soit chez Adèle, puis vient l'heure du bain... ». Il fait une chaleur tropicale. Sans attendre la réponse de Pierre, sa sœur Adèle lui disant qu'à son avis cela ne pouvait lui faire que du bien, elle a confié le

petit Pierre à son frère Henri W. qui l'a baigné. « Il a crié tout le temps, mais tu sais qu'il pleure assez facilement et il n'avait l'air nullement effrayé ; aujourd'hui il parlait d'en reprendre un... Il a maintenant un petit teint rosé qui fait plaisir. La palme est cependant toujours méritée par mon petit Joseph ; il a un teint admirable et il grossit beaucoup. Quel dommage, mon cher Ami, que tu manques à cette réunion de famille ! Si Paul et sa famille étaient ici, nous serions au complet : nous sommes 23 enfants et petits-enfants et avec le Père et la mère nous formons un groupe de 25 personnes et avec nos sept domestiques cela fait 32. Ne t'inquiète pas de ma santé ; je vais très bien. J'ai été vraiment un peu fatiguée ces temps-ci et quoiqu'en étant ici au bon air, j'ai hâte d'être installée auprès de toi, car là seulement je commencerais à me reposer vraiment... Mais toi, oh ! je t'en prie, ménage-toi ; prends plutôt un peu de repos et ne presse pas trop l'inspection... si tu allais tomber malade ? D'après les calculs que tu as faits, je pense que je pourrai partir d'ici le 12 ou le 13 septembre pour Grignon et aller à Paris le 15 pour le déménagement. Tu viendras me retrouver aussitôt les meubles arrivés ».

Oui, la vie n'était pas facile pour la mère, bien qu'elle fût « en vacances » comme elle disait. Qu'on en juge par les lignes qu'elle avait bien du mal à pouvoir écrire, un jour de pluie, avec ses quatre enfants autour d'elle : « je n'éprouve plus aucune fatigue et cependant j'ai bien du mal ici avec les enfants, non pas qu'ils soient très difficiles. Henri est plus raisonnable, mais petit Pierre est très pleureur en ce moment ; je sens que cela ennuie mon Père et je m'en agace facilement ; Bébelle demande beaucoup de surveillance : elle trouve toujours moyen de s'échapper et ces jours-ci où il pleut, elle aime beaucoup à mettre ses deux pieds dans une flaque d'eau. Pour le moment je t'écris avec elle sur les genoux ; elle passe et repasse sa main sur mon papier et je suis bien heureuse d'en être quitte pour si peu. Elle vient de me casser son pot avec lequel elle a la manie de se promener toute la journée ! On le lui retire des mains cinquante fois par jour et, comme il n'y a pas moyen de le mettre sous clef, elle le reprend toujours. Joseph pleure sur un lit à côté de moi. J'ai envoyé les deux petits garçons faire une course avec leurs tantes, mais, dans une minute, ils seront là aussi et voilà comme il faut que je t'écrive pour être sûre de le faire... »

Henri l'aîné n'avait que quatre ans et moi, Joseph, le dernier que trois mois !

« Nous voici arrivés à Rodez, écrit le Capitaine Petit à Jeanne le 20 août, où nous allons jouir d'un jour de repos avant de nous replonger dans la plaine. La fraîcheur dont nous jouissons ici nous paraît délicieuse quoiqu'il fasse encore plus de 30°... »

Il craint un peu que Jeanne n'abuse de l'hospitalité qu'on lui offre aux Dalles, tout en étant bien reconnaissant de ce qu'Henri W., Laure, Valentine et Célestin veulent faire pour elle. « Le séjour au milieu de ta famille aura l'avantage de te faire attendre plus patiemment la fin de mon inspection et me permettra, à moi aussi, de prendre toutes les dispositions pour que le déménagement et ton voyage se fassent dans de bonnes conditions. J'ai pu voir hier la cathédrale d'Albi et aujourd'hui celle de Rodez : ce sont deux monuments magnifiques. Le pays est aussi très beau. Nous avons rencontré à Rodez, Flamant, l'Ingénieur des Ponts et Chaussées, et nous devons manger une truite ensemble... »

Jeanne se rend compte que son mari, très fatigué par ses voyages avec cette chaleur, ne peut pas lui écrire des lettres aussi détaillées qu'elle le souhaiterait et, de son côté, avec les enfants toute la journée sur le dos, elle a tellement sommeil le soir qu'elle ne se sent pas le courage d'écrire longuement « même à toi ».

« Les enfants parlent toujours de toi et me demandent quand ils te verront ? Bébelle est toujours la plus entraînée dans ce petit groupe ; elle témoigne de plus en plus d'affection à son Bon Papa qui ne peut plus s'en séparer ; aussitôt qu'il entend son petit rire frais, il va la trouver. Il vient même la chercher ici le matin pour déjeuner quand il ne la voit pas arriver assez vite, mais ma fille devient coquette et son Bon Papa en rit aux

éclats : mademoiselle ne veut mettre que son chapeau à fleurs et quand on lui donne son chapeau de jardin elle le jette loin d'elle avec indignation. Elle est vraiment bien jolie en ce moment et, hier, elle avait mis un chapeau de Magdeleine garni de cerises, elle était ravissante ; aussi ne voulait-elle plus le rendre à sa propriétaire.

Petit Pierre ne se soucie plus de prendre des bains et pleure même quand il me voit dans l'eau ; il s'imagine probablement qu'elle m'est aussi désagréable qu'à lui ?....

Adieu, mon cher Ami, n'oublie pas que tu m'as promis de ne plus manquer la messe le dimanche et comme je dis à Henri : « les hommes tiennent leur parole »...

Après un long voyage de toute la journée en quittant Rodez, le Colonel Hallier et le Capitaine Petit ne sont arrivés qu'à 11h du soir le 22 août à Carcassonne où heureusement une lettre de Jeanne l'attendait.

Ayant eu un arrêt de 4 heures à Toulouse, ils ont visité la ville. « C'est une des plus vilaines que j'ai vues ». Pendant tout le temps du voyage, je n'ai fait que penser à toi et, le Colonel s'étant endormi, j'ai tiré de mon porte-monnaie le souvenir que tu m'as accordé et je l'ai embrassé bien tendrement. La fin de l'exil approche et je vois le temps fuir avec plaisir. Que l'avenir nous préserve d'une pareille séparation ! Je suis un peu consolé en pensant que tu es au milieu de ta famille et que là, au moins, tu as des distractions qui doivent un peu adoucir la douleur de la séparation... »

Il sera à Perpignan du 25 août au 1^{er} septembre.

« Nous allons de ce pas visiter les anciennes fortifications (de Carcassonne) dont l'entretien est à la charge du service du Génie ».

Arrivé à Perpignan, il écrit (26 août) que jusqu'au 1^{er} septembre il va jouir d'un repos relatif.

« Depuis notre départ, nous avons vu bien des types de races différents, mais pas encore aussi caractérisés que celui des Catalans. Perpignan est presque une ville espagnole ; beaucoup de vieux cloîtres dont la plupart sont transformés en édifices à l'usage de l'armée ou de la municipalité ; une architecture bizarre formée de roman et de gothique, des habitants avec un teint pâle ou foncé, des gitanes par-ci par-là, des carlistes au béret blanc et par-dessus tout cela une malpropreté magistrale !

Nous sommes invités pour dimanche soir à dîner chez le Colonel Directeur pour assister aux danses nationales qui auront lieu sous ses fenêtres à l'occasion de la fête du pays.

Lundi matin nous allons à Port Vendres et nous revenons le soir à Perpignan.

La chaleur est tout à fait passée ; les nuits sont même assez fraîches pour qu'on soit obligé de mettre le soir son pardessus. Je prévois que nous serons de retour à Marseille vers le 18 septembre. Tu pourrais donc faire le déménagement à cette époque : tu quitterais les Dalles le 15 ou le 20. Aussitôt rentré à Marseille, j'irai trouver le propriétaire et lui demanderait à emménager le 25 ou le 26 au plus tard, les meubles arrivant vers le 25. Le temps approche où nous allons nous trouver réunis et recommencer l'existence à deux ; ce sera pour moi un grand bien-être, car depuis quatre mois je suis comme un corps sans âme... »

Mais Jeanne trouve que Pierre semble vouloir prolonger indéfiniment son exil « en lui parlant de ne quitter les Dalles que le 15 ou le 20 septembre – alors qu'elle espérait partir le 12, faire le déménagement le 15 et partir avec lui, pour ne plus le quitter, le 25. « Arrange-toi comme tu pourras, mais je veux arriver le 26 au plus tard à Marseille... »

« Chaque membre de la famille te fait ses amitiés et particulièrement Célestin et Valentine ; leur petite Magdeleine est aussi bien jolie, mais dans un genre tout à fait différent de notre petite Adèle. Valentine nous quitte déjà jeudi. Elle aura passé près de trois semaines ici, bien contente de se retrouver au milieu de nous et aussi du repos qu'a pu prendre son mari et du bien-être qu'ont éprouvé ses enfants. T'ai-je dit qu'elle est

décidément enceinte ? C'est pour le mois de février ; elle se porte toujours admirablement bien et son gros Henri ne s'est pas senti du sevrage, mais il a bien mal aux dents et fait passer des nuits blanches à ses parents...

Adieu, mon cher Ami, voici l'heure de la poste. Les enfants vont bien. On ne parle que de Bébelles ici ; elle a fait la conquête de tout le pays ; elle a des adorateurs passionnés et décidément elle n'aura pas besoin de dot, si elle suscite plus tard autant de passion que maintenant ; chacun est à ses genoux ; le fait est qu'elle est charmante pour l'heure : ses yeux sont d'un brillant et d'une vivacité qui la rendent la reine des Dalles ; elle est gracieuse comme un petit chat. Combien tu aurais du plaisir à la voir ; mais c'est un lutin ! »

Comme je me sens fier d'avoir le bonheur d'être le frère d'une telle sœur (note du rédacteur).

Jeanne, tourmentée du désir de revoir son cher Pierre, lui raconte qu'elle a fait un rêve... Elle se trouvait non loin d'une ville où il passait « sachant que je n'avais que quelques lieues à faire pour te voir et t'embrasser, je me dépêchai et j'arrivai tout essoufflée, à Rodez, je crois ? où je t'aperçus au milieu de beaucoup de monde, te pressant parce que tu étais sur le point de repartir. Le Colonel m'aperçut le premier et il guettait avec joie le moment où tu me verrais pour jouir de ta surprise et de ton bonheur. Quel regard quand tu m'eus reconnue ! il me transperce encore... Je t'embrassai à t'étouffer sans respect humain devant ceux qui étaient là ; j'étais si heureuse ! Mais hélas, ce bonheur imaginaire ne dura pas longtemps ; vous repartiez pour une autre ville, mais je t'avais vu et je me suis réveillée toute réconfortée par ce bon rêve. Quand tout cela sera réalité ? Mon Dieu, mon Dieu, que c'est long ! »

Et elle lui redit toute sa tendresse, son impatience de le revoir... « Est-ce bien vrai que tu ne t'ennuieras jamais auprès de moi ? Que tu seras heureux de ma seule présence ? Allons, dans un mois, nous serons à Marseille, j'espère. Je ferai vite mon installation. Je désire que tu te trouves bien chez toi ; pour moi, tout me plaira du moment que tu seras là ».

Le 31 août au soir, le Capitaine Petit quitte Perpignan pour aller à Pont-St-Esprit le 1^{er} et le 2 septembre, à Avignon le 3 et le 4, à Marseille le 5 et le 6, à Digne le 7 et le 8, à Aix le 9 septembre.

Septembre 1876

Le Capitaine Petit continue son voyage avec le Colonel Hallier. Ils sont à Pont-Saint-Esprit le 1^{er} septembre. « La chaleur est passée ; nous vivons sous un ciel délicieux ; les nuits sont fraîches et ce serait un plaisir de voyager si je n'étais séparé de toi. Nous mangeons du raisin toute la journée, des grains gros comme des prunes et d'un parfum exquis... »

Tout ce que lui raconte Jeanne l'enchanté : la gentillesse de Bébelles et ses succès, la nouvelle d'un prochain héritier chez Valentine « elle suit ton exemple et conserve bien les distances... ».

Madame Silvestre en réponse à une lettre de Jeanne lui dit qu'elle l'attend à Grignon, elle et ses enfants, pour le 12 septembre « ainsi que vous nous l'avez promis. Nous serons bien contents de vous avoir quelque temps. Auguste se propose d'aller à la pêche avec ses petits cousins et cousines ; il fera marcher avec eux des cerfs-volants variés ».

Après le départ de sa sœur Valentine, Jeanne est allée s'installer avec ses parents dans la « maison Saillot » (c'est cette maison que devait acheter plus tard son Père pour en faire, en la transformant, la maison de famille aux Dalles) « Nous voici emménagés dans la maison Saillot ; j'occupe la chambre que j'avais alors que j'étais ta

fiancée et que je venais de te quitter dans de si tristes circonstances ; c'est ici que j'attendais comme j'attends aujourd'hui avec impatience tes bonnes lettres, ici que je pensais à toi, ici que je sentais tous les jours grandir cette affection qui devait faire le bonheur de ma vie ; c'est ici encore que je rêvais à l'avenir et que je me voyais entourée de mes petits enfants dont la seule pensée faisait battre mon cœur... et je me demandais si mes rêves ne se réaliseraient jamais, tant d'obstacles semblaient se mettre alors entre nous ? Dieu a conduit toutes choses et je suis ta petite femme maintenant, mère d'une assez nombreuse petite famille pour me déclarer satisfaite ; je les ai là sous mes yeux jouant sur la plage ces petits anges que j'ai rêvés, ces petits lutins devrais-je dire ; mais c'est toi qui me les as donnés et je ne puis en dire du mal.

Pauvre ami, je n'aurai jamais pensé qu'il me faudrait être séparée ainsi de toi un jour et recommencer à attendre avec non moins d'ardeur quelques lignes affectueuses et toujours trop rares...

Aujourd'hui à la Messe j'ai bien pensé à toi comme toujours ; j'espère que nous y étions à la même heure tous deux ; puisses-tu avoir lu comme moi ce verset qui se dit à l'offertoire : « j'ai mis ma confiance en vous Seigneur, je vous ai dit : Vous êtes mon Dieu, mon avenir vous appartient » et en avoir éprouvé le même baume salubre... Tu seras si complètement heureux quand tu seras bon-chrétien... c'est d'ici aussi que je t'envoyais mes exhortations de fiancée ; quel effet te produisaient-elles ?

Adieu le petit mari de mon cœur ; nos enfants me réclament pour la becquée ; je te quitte avec l'espoir d'une lettre tout à l'heure. Ta femme dévouée et aimante » – Jeanne Petit.

Valentine (Deltombe) raconte à Jeanne (3 septembre) leur retour à Valenciennes en cinq étapes : Yvetot – Rouen – Amiens – Douai et Valenciennes. Des Petites Dalles à Yvetot en voiture, temps épouvantable pluie, vent, grêle, etc. Il faisait même si mauvais au départ des Dalles que son Père craignait que la voiture ne fût renversée par le vent en cours de route. À Rouen, où ils se sont arrêtés pour coucher chez Henri W. et Laure, hospitalité comme toujours des plus affectueuses. Henri W. a même trouvé moyen au départ de bourrer une caisse « soi-disant de coupons » qui étaient en réalité de véritables pièces de lustrine grise « de quoi doubler je ne sais combien de corsages », de percaline noire et bleue « pour faire des rideaux de lits aux enfants, des édredons, etc. « sans compter la percaline jaune pour gilets et pantalons ».

Et avec tout cela il accepte encore d'être parrain et il ose me remercier. Aussi dans ma reconnaissance l'ai-je prié de choisir un nom ; mais devant tous les Lucien, Guillaume, Jean, Maurice... qui sortaient de la bouche de ces messieurs, je me suis bouché les oreilles en les priant de ne pas continuer leur nomenclature !

De Rouen à Amiens voyage interminable – arrêt de 3 heures. Ils étaient à Douai à 5h1/2, trouvant à la gare Jeanne et Frédéric Barbedièrne et en repartaient après dîner pour arriver à Valenciennes pour s'y coucher, heureux d'en avoir terminé avec ce long voyage.

À son retour, elle a appris des nouvelles : la naissance d'un garçon chez Paul Boulan qui a obtenu de faire ses 28 jours à Valenciennes, la mort du petit garçon de Jeanne Delcourt qui était de l'âge de son petit Henri, emporté en quinze jours par une dysenterie aiguë et différents mariages en perspective de jeunes filles de 19 à 20 ans qui épousent des messieurs de 37 et de 40 ans !

« Célestin me charge de vous embrasser tous affectueusement ».

Paul Wallon en séjour à Arras dans sa belle-famille donne de ses nouvelles à Jeanne (5 septembre) en s'excusant d'être resté muet si longtemps. Son excuse ? « le temps que je mets à admirer et à soigner mon bellot » (son fils Charles qui avait été assez malade d'une bronchite).

« J'ai quitté Paris vendredi après-midi après avoir remis la veille mon concours du diplôme, à 7h1/2 du soir. Je retrouvais enfin à Arras ceux dont j'étais privé depuis si longtemps ; mieux qu'une autre ma chère petite sœur tu penses si je fus heureux. Depuis nous vivons bien tranquillement ; notre amour d'enfant fait notre joie et notre principale distraction. Nous sommes tous les trois : grand-père, mère et père tout à lui ; c'est à qui prodiguera les plus grandes marques d'affection. J'ai trouvé sa petite mine superbe. Sophie l'appelle ma grosse fleur et elle n'a pas tort ; ma chère petite femme était assez fière de me le montrer en si bon état. Son grand bonheur est d'être traîné par la cour et le jardin dans l'ancienne voiture de sa mère, petite carriole rustique fort commode où Monsieur se dandine et s'agite comme s'il était à cheval... ».

Ce Monsieur né le 20 septembre 1875 va avoir un an dans quelques jours.

« Ici la plus grande partie de mon temps se passe entre ma femme et mon fils. Cependant j'ai aussi d'autres distractions ; ainsi dimanche j'ai été faire l'ouverture de la chasse à 3 lieues d'Arras. J'ai tué 1 lièvre et 1 perdreau (mon perdreau – mon premier perdreau – vient d'être dévoré à la cave par un chat du voisinage : ce fût une indignation générale dans la maison). Je suis invité tous les jours à aller à cette chasse ; j'y retournerai demain et renouvellerai de temps en temps ce plaisir.

Je me remets aussi à l'escrime. Un des fils de Mr Leviez était disposé à reprendre également des leçons et tous les matins, nous irons à la Citadelle faire une, deux... avec le Maître d'armes du 3^e Génie.

Je projette aussi un peu d'aquarelle et d'étude de construction, mais je ne réponds de rien.

Dans quelque temps nous penserons à aller embrasser Valentine après nous être arrêtés à Douai, mais l'époque n'est pas encore fixée.

Quant à Sophie elle se porte assez bien, mais elle est toujours un peu fatiguée et bien maigre ; fort heureusement nous ne sommes pas encore tout à fait au bout de nos vacances et j'espère qu'elle aura le temps de se remettre complètement ».

Sophie ajoute elle-même un mot affectueux pour sa belle-sœur... « Paul a eu la bonne pensée de m'envoyer 4 lettres qu'il recevait des Dalles et j'ai vu combien le temps était bien employé par nos petits neveux et nièces. Si notre petit Charles avait pu prendre part à ces bonnes parties, il aurait perdu cette sauvagerie qui, je crois, ne fait qu'augmenter ! Il n'y a que ses parents qui sont appelés à jouir de ses gentilleses... »

Marie Silvestre écrit à son frère le Capitaine Petit (8 septembre) pour lui dire qu'elle attend, comme convenu, Jeanne et ses enfants pour le 12 septembre à Grignon... « Quant à ton déménagement, il ne faut pas t'en inquiéter. Papa et Silvestre accompagneront Jeanne à Paris et moi je me chargerai à Grignon de garder la nichée. Auguste est toujours bien vif et apprend très bien ; le maître d'école en est très content ! Tu jugeras de ses progrès. Je seconde l'instituteur de tout mon pouvoir et de tout mon savoir... Je recommence à l'a b c comme une enfant et cela m'amuse beaucoup. J'ai retrouvé la mémoire pour aider Auguste à apprendre ses leçons ». ²

Se retrouvant enfin à Marseille pour quelques jours, après cette longue période d'inspection avec le Colonel Hallier, le Capitaine Petit peut s'entendre avec son propriétaire : « l'appartement sera libre le 20, le locataire du 2^e étage s'en étant allé plus tôt qu'on ne pensait. Tu pourras faire faire le déménagement le 15 septembre qui est un vendredi. Les meubles arriveront ici vers le 20. Je pourrai aller te chercher avant le 26... Ainsi c'est une affaire entendue, le 15 le déménagement.

² Notre tante Marie Silvestre avait les mêmes qualités de bon sens, ; de jugement et d'observation que son frère (mon père). Après la mort de son mari elle se mit à voyager beaucoup avec son fils Auguste. Elle avait retenu de ces voyages une foule de choses et nous intéressait par ses récits. Son esprit cultivé, secondé par une excellente mémoire, donnait à sa conversation un tour fort agréable.

Nous ne partons de Marseille que le 8 au soir pour aller à Aix où nous serons le 9 ou le 10 à Nice et Villefranche jusqu'au 13 et du 13 au 17 à Toulon, le 18 à Marseille s'il n'y a pas de retard et ce sera fini, je l'espère... ».

Ainsi donc voilà Jeanne fixée... inutile de dire si elle en est heureuse... « car j'ai hâte, plus que toi peut-être et ce n'est pas peu dire, de voir l'inspection terminée... encore quelques jours de patience !... ».

Sachant à quoi s'en tenir, elle va pouvoir prendre maintenant toutes ses dispositions en vue de régler son départ. « Je compte sur ton habileté pour avoir tout arrangé pour ne pas reculer mon arrivée d'une heure... Je serais très déçue s'il en était autrement... »

Céline de la Gillardaie sera très probablement à Paris avec son mari au moment du déménagement. Ce dernier s'offre à surveiller le chargement du mobilier à la gare.

Déjà à cette époque Mr Roland Gosselin, Agent de change, avait la clientèle de la famille Wallon. Jeanne demande au Capitaine Petit lorsqu'il viendra à Paris de passer à son étude pour la vente d'un de leurs titres que son frère Paul a déposé chez leur ami Mr de Lussigny, 13 rue de Cléry. La vente de ce titre leur donnera un peu plus d'argent pour les frais du déménagement et de l'installation à Marseille. Les enfants vont toujours à merveille. Le petit Joseph a une mine superbe et grossit à vue d'œil. « C'est celui-là que tu trouveras changé ! il est déjà bien joli garçon, gai et gracieux comme Bébelle à laquelle il ressemble beaucoup... ». Henri raffole des bains de mer, petit Pierre est beaucoup moins enthousiaste.

Elle annonce la naissance (8 août) du second fils, Jacques, de Gustave et Léonie Derbanne.

Henri est très drôle quand il imite l'accent de sa bonne : « bonejou...le planecher etc. il ne faut pas demander s'ils prendront l'accent là-bas !... ».

L'ami Quesnot, Inspecteur au P.L.M., est mis à contribution pour faciliter un wagon de 4 tonnes en vue du déménagement. Il répond que tout sera fait pour le 15 à la gare de Bercy.

Enfin, Jeanne quitte les Dalles le 12 avec ses enfants pour aller chez les Silvestre à Grignon d'où elle écrit à Pierre et lui donne de leurs nouvelles.

L'émotion des adieux lui a donné une si forte migraine qu'en arrivant à Rouen elle s'est couchée sans dîner. Elle s'est réveillée toujours avec sa migraine ; elle aurait retardé son départ d'un jour, tellement elle était à plat, si elle n'avait pas su que son beau-frère Silvestre se dérangeait pour l'attendre à la gare d'Épône et les conduire à Grignon. Heureusement qu'en arrivant à Épône, sa migraine avait enfin disparu.

« T'ai-je dit que Mr de la Gillardaie vient d'être nommé Inspecteur des Contributions directes à Laval ? Ils sont tous deux très heureux ayant craint un moment d'être envoyés à Toulouse ou à Périgueux ».

La jeune Marguerite Wallon écrit des Dalles à sa « petite mère » Jeanne une lettre très affectueuse à laquelle son Père ajoute quelques mots de regrets de son prochain départ pour Marseille.

Madame Wallon adresse de son côté un mot affectueux à sa fille « j'espère que tu auras le loisir de nous donner un peu de tes nouvelles et de celles de tes chers petits enfants qui ont laissé, comme toi, un bien grand vide parmi nous ; il nous semble qu'il n'y a plus personne à la maison depuis qu'elle a perdu toute sa gaieté. J'ai cru que je ne pourrais consoler Marguerite au moment de ton départ... » auquel Mr Wallon ajoute un mot ; il s'inquiète de savoir si Jeanne s'est bien tirée de tous ses embarras et si elle est arrivée à Grignon sans encombre ?

« Nous attendons de tes nouvelles avec impatience. Notre vie est toute changée depuis ton départ. La joie de cette chère petite Bébelle à monter en voiture me

faisait mal. C'était le commencement d'un éloignement dont nous ne pouvons présager la fin. Sois heureuse, chère Jeanne, et je serais heureux de ton bonheur : ça c'est la seule chose qui me préoccupe. Je te recommande au Bon Dieu en invoquant ta bonne mère. Embrasse nos chers petits enfants et parle-leur de moi... »

Pauvre Mr Wallon, il ne peut accepter facilement ce sacrifice. La tendre affection qui unissait Jeanne à Pierre lui donnait heureusement le courage nécessaire pour entreprendre ce lointain et long exil.

Enfin le 15 septembre, par carte postale (collée ci-joint) Jeanne annonce à Pierre que tous les meubles sont chargés dans les voitures. MM de la Gillardaie et Silvestre vont aller surveiller le chargement dans le wagon. Elle reste tranquillement avec Céline de la G. 95 boulevard Saint-Michel et repartira pour Grignon à 6h du soir.



15 sept 1876 Du B^o 1^{er} Marché, 98
 Mon cher Pierre, mardi 1/2
 Tous les meubles sont descendus, dans un moment tout sera dans les voitures et en route pour le gare. - M^{rs} de la Gillardaie et Silvestre vont aller surveiller l'emballage dans le wagon et régler tous les détails - Je reste tranquillement avec Céline et repartira à 6h pour Grignon. présent tout s'est passé paisiblement, je n'ai eu aucune fatigue. Amicalement, Jeanne
 Je viens d'arriver en chargement du wagon, tout s'est bien effectué en présence de M^{rs} de la Gillardaie et de M^{rs} de la G. 95 boulevard Saint-Michel, Paris. Bien à vous, mardi 15 sept 76

À son tour Adèle Guibert, à la suite d'une petite lettre de son aîné Henri à sa tante Jeanne lui écrit avec tout son cœur, mais un cœur habitué au sacrifice « combien cette séparation quelque pénible qu'elle soit doit être adoucie pour toi par le sentiment du devoir accompli ; et les sacrifices qu'il t'impose attireront sur ce que tu as de plus cher, sur ton mari et sur tes enfants, les bénédictions du Bon Dieu... » et elle lui fait sentir le bon côté de la vie qu'elle va mener « dans un pays qui nous paraît si loin... » et cherche à la consoler en lui laissant entrevoir qu'on ira la voir et qu'en attendant on tâchera « de combler le temps et la distance par une correspondance où tous les détails seront consignés... »

« Mardi, après ton départ, chacun est venu nous en exprimer le regret avec toutes sortes de bonnes paroles à ton endroit. Mariette ³ pleurait en te voyant partir et en embrassant tes enfants ; elle rappelait avec plaisir le bien qu'on entendait dire de toi... »

C'est au crayon que le Capitaine Pierre Petit écrit de Toulon à Jeanne (17 septembre). Il a bien pensé hier à elle et à toutes les fatigues qu'elle a dû supporter pour ce déménagement : mais c'est ton dernier ennui et dans quelques jours toutes nos tribulations seront terminées. Nous rentrons ce soir à Marseille. Le Général Durand de Villers doit y arriver le 17 et selon ce qu'il dira je t'écrirai le jour de mon départ. Je vais tâcher de partir le jeudi 21 et de revenir avec toi le dimanche 24... »

Le même jour Jeanne lui écrivait, confirmant sa petite carte postale du 15 ; il peut être tranquille au sujet du déménagement ; elle n'a eu aucun embarras et nulle fatigue surtout aidée comme elle l'a été par son beau-frère, Mr Silvestre, et par Mr de la Gillardaie et son beau-père l'a accompagnée.

Voici le détail des dépenses d'hier :

Voitures du déménagement	60 F
Pourboires et vin	26,60
Emballage des glaces, pendules, etc.	42,75
Wagon	290,30
Plombage du wagon	2
Chemin de fer et voitures pour aller à Paris	10
	<hr/>
	432,15

Nous irons à 500F comme tu l'avais prévu ».

Et tous deux se disent leur impatience de se retrouver enfin.

« Si tu savais, lui dit Pierre (17 septembre) de retour à Marseille, comme moi aussi je suis impatient et souffre de tous ces retards, tu me plaindrais ! Si je n'avais pas besoin de ma position pour élever ma famille, j'aurais depuis longtemps envoyé promener le Génie... »

Comme c'était prévu, Paul Wallon et Sophie avec le petit Charles sont allés rendre visite au ménage Deltombe à Valenciennes. De là Paul W. écrit à Jeanne (18 septembre) qu'ils vont rentrer à Arras, que son congé expire le dimanche 24 dernière limite et qu'il fixera son retour à Paris suivant la date fixée pour le départ de Jeanne pour Marseille, mais que de toute façon il veut que toute la journée que doit passer sa sœur à Paris avant de prendre le train lui appartienne – que Jeanne lui indique donc la date exacte de son départ.

Ils sont très heureux à Valenciennes chez Valentine : la petite Madeleine a la jaunisse, mais ça va mieux. Henri D. et son fils Charles sympathisent au mieux « et je ne t'apprendrai rien en te disant qu'ils sont charmants ; petit Henri en remontre à son petit cousin Charles qui demeure tout hébété de tant de pétulance et le suit avidement des yeux lorsqu'il voit, sans que son gros derrière lui permette de le suivre, son petit cousin

³ Mariette : la fidèle domestique de mon grand-père Wallon.

s'enfuir comme une souris... » Et cela n'a rien d'étonnant, car Henri était déjà bien débrouillé par sa sœur Madeleine, tandis que Charles était encore tout seul !

« Enfin, c'est une petite réunion charmante et que nous ne pouvons malheureusement prolonger longtemps. Hier Valentine nous a fait passer une délicieuse journée avec ma tante Barbediême, Jeanne et Frédéric. Cette pauvre tante, l'avons-nous taquinée ! nous avons ri comme des bienheureux. Je laisse à Valentine, à sa plume pétillante, le plaisir de te raconter les aventures et mésaventures de la pauvre tante...

Aujourd'hui, Valentine nous conduit au borbier de Saint-Amand où elle a la prétention de me plonger.

Demain nous allons tous ensemble passer la journée à Douai (chez la tante Barbediême) et le soir nous rentrerons Sophie et moi à Arras que nous quitterons samedi ou dimanche suivant ce que nous apprendra le petit mot de réponse que j'attends de toi... »

Valentine ajoute son mot : « que te dirai-je de leur cher petit garçon (Charles) ; je n'ai jamais vu de plus bel enfant ; il est tout resplendissant de santé et puis quelle finesse et quelle intelligence dans le regard ; il fait mon admiration par sa constante bonne humeur qui exerce une heureuse influence sur mes enfants ; le fait est qu'ils sont beaucoup plus sages. Paul surtout – moins turbulents depuis la présence de leur petit cousin... ».

Le Capitaine Petit écrit à Mr Wallon (19 septembre) pour le remercier de ce que lui, Madame Wallon, Henri, Laure et toute la famille ont fait pour Jeanne et ses enfants.

« Notre inspection est terminée et je vais pouvoir consacrer une partie de mon temps à l'installation de la famille dans la petite maison, 30 rue Reynard ».

Une longue lettre de Marguerite Wallon (22 septembre) signée « ta sœur et filleule affectionnée » redit à Jeanne sa tristesse de la voir s'éloigner. Elle se promet de lui écrire tous les 15 jours, « mes lettres ne seront pas bien intéressantes, mais elles me remplaceront les parloirs... » (elle doit entrer en octobre à la Visitation avec Geneviève).

« Samedi nous avons été au mariage de Melle Marina, car nous avons été invités ; presque toutes les Petites Dalles s'y trouvaient : la noce se composait des familles Chaillaux, Muzard⁴ et de deux ou trois parents des mariés... »

La correspondance entre Pierre et Jeanne (sa dernière lettre est du 19 septembre) s'est arrêtée. Ils ont dû se retrouver à Grignon le 21 ou le 22 septembre et repartir tous pour Marseille, heureux d'être enfin réunis, le 25 septembre, comme c'était prévu.

Nous avons maintenant à lire les nombreuses lettres que les uns et les autres s'empressent d'écrire aux exilés pour leur donner des nouvelles.

D'abord une lettre de Paul W. désolé de ne pas avoir passé la dernière journée avec sa sœur Jeanne comme il l'espérait. Le départ a eu lieu le dimanche soir 24 et non le lundi comme le croyait Paul. Lui et Sophie sont arrivés trop tard d'Arras. Puis c'est Laure W. qui donne des nouvelles des Dalles (30 septembre) et entre autres la grande nouvelle de l'acquisition des maisons Saillot par Mr Wallon ; « la veille encore il hésitait et avait été visiter le pavillon Chiffrey qui était bien tentant et bien joli, mais le prix était si insensé (45 à 50 000F) que Mr Wallon se décida aussi pour l'autre achat qui est vraiment avantageux. La grande maison (c'est celle qui donne directement sur la mer ; elle existe toujours et appartient à Louise Guibert, la veuve d'André Guibert) n'est certainement pas élégante, mais elle est solide, commode, assez spacieuse et possède une si belle vue sur la mer que tes parents s'y trouveront bien, je crois, quand ils auront fait quelques changements intérieurs ».

⁴ Famille Muzard : les enfants de Mr Ernest Muzard et de sa femme sont devenus par la suite nos amis intimes. Mr Muzard avait au Chili (à Santiago) une fabrique de meubles et une grosse maison de détail dans laquelle je suis entré en 1910 comme associé avec ses deux fils Jacques et André Muzard.

Octobre 1876

Un ami de Henri et Paul W., Charles Saglier exprime aussi au Capitaine Petit (2 octobre) ses regrets de ne pas l'avoir revu pendant son court séjour de 48 heures à Paris.

Madame Wallon au moment de quitter les Dalles pour rentrer à Paris avec son mari et ses enfants Étienne, Marguerite et Geneviève, s'empresse une fois les malles faites d'envoyer des nouvelles à Marseille. Elle parle aussi de l'acquisition des maisons Saillot ; « la petite qui est derrière pourra être souvent utile à l'un ou à l'autre ; peut-être la ferons-nous élever d'un étage ? »

Un autre camarade du Capitaine Petit, Chaïe-Fontaine, lui annonce la naissance d'une petite fille (8 octobre). Marguerite W. est rentrée avec sa sœur Geneviève à la Visitation et remercie sa sœur Jeanne de tous les détails qu'elle lui donne sur sa nouvelle installation, mais elle voudrait « encore plus de détails » sur ses chers neveux et nièce, Henri, Pierre, Bébelle et Joseph auxquels elle s'était tant attachée.

Madame Jammet, Victor Puisseux et ses enfants ⁵ qui avaient sans doute passé leurs vacances dans le Midi ont fait le détour par Marseille et ont rapporté les meilleures nouvelles du ménage Petit et des enfants à Mr et Mme Wallon. Ces derniers, à peine rentrés des Dalles, sont allés avec Étienne à Valenciennes faire une petite visite au ménage Deltombe.

Le Capitaine Petit écrivant à Mr Wallon (11 octobre) au sujet de la vente de quelques titres en vue de rembourser les avances faites par ce dernier au moment du déménagement lui dit l'agrément de leur installation. « Jeanne se trouve fort à l'aise dans la maison. Les enfants vont très bien et jouissent du beau temps dans le jardin toute la journée. Le ciel est trop beau ici d'après les gens du pays qui voudraient de la pluie. Jeanne ne se plaint pas du soleil qui, du reste, n'est plus très chaud et apprécie beaucoup les soirées tièdes pendant lesquelles nous allons nous promener sous les allées.

Mr Puisseux et ma tante (Jannet) ont dû vous donner quelques détails sur notre installation. Le Colonel (Hallier) nous témoigne à Jeanne et à moi un grand intérêt ; il cherche à nous distraire le plus possible et à nous faire voir les beaux côtés de Marseille.

Il a été très sensible au bon souvenir de Mr Deltour et se rappelle lui aussi avec plaisir le temps qu'il a passé au collège avec lui.

Jeanne doit vous écrire prochainement et continuer le récit de ses impressions. Elle vous dira que nous avons une chambre et même deux à mettre à votre disposition et que vous êtes attendu ici avec maman au printemps... »

De Valenciennes, Madame Wallon donne à Jeanne de ses nouvelles et des nouvelles du ménage Deltombe et des trois enfants : Madeleine, Paul et Henri dont Valentine a fait faire les portraits qu'elle se promet d'envoyer à Jeanne. Elle est bien contente des impressions rapportées par la tante Jannet et « de savoir sa fille heureuse et gaie, les enfants se portant à ravir ».

La tante Barbedièrne visitée au passage à Douai se trouvait seule ; sa fille Jeanne était partie l'avant-veille à Montreuil pour la messe anniversaire de la mort de son mari Adolphe (Chevau) et Frédéric, de son côté, avec des amis. « Ta tante est toujours fort triste ; cet anniversaire renouvelait toutes ses douleurs et puis elle s'inquiète et se chagrine de ne pas voir arriver plus tôt la nomination de Frédéric à quelque emploi dans la magistrature, malgré les efforts que ton Père a tentés pour cela. Elle ne croyait pas que

⁵ Les enfants de Victor Puisseux : il ne lui en reste que deux : Pierre et André âgés respectivement de 21 et 17 ans. Il a perdu les trois aînés : Paul en 1866, Marie en 1872 et Louise en 1874 (toutes deux de la poitrine), un autre fils, Victor, mort en 1857 au bout de quelques semaines. Enfin, il avait perdu sa femme, Laure (née Jannet) en 1858 après la naissance d'André.

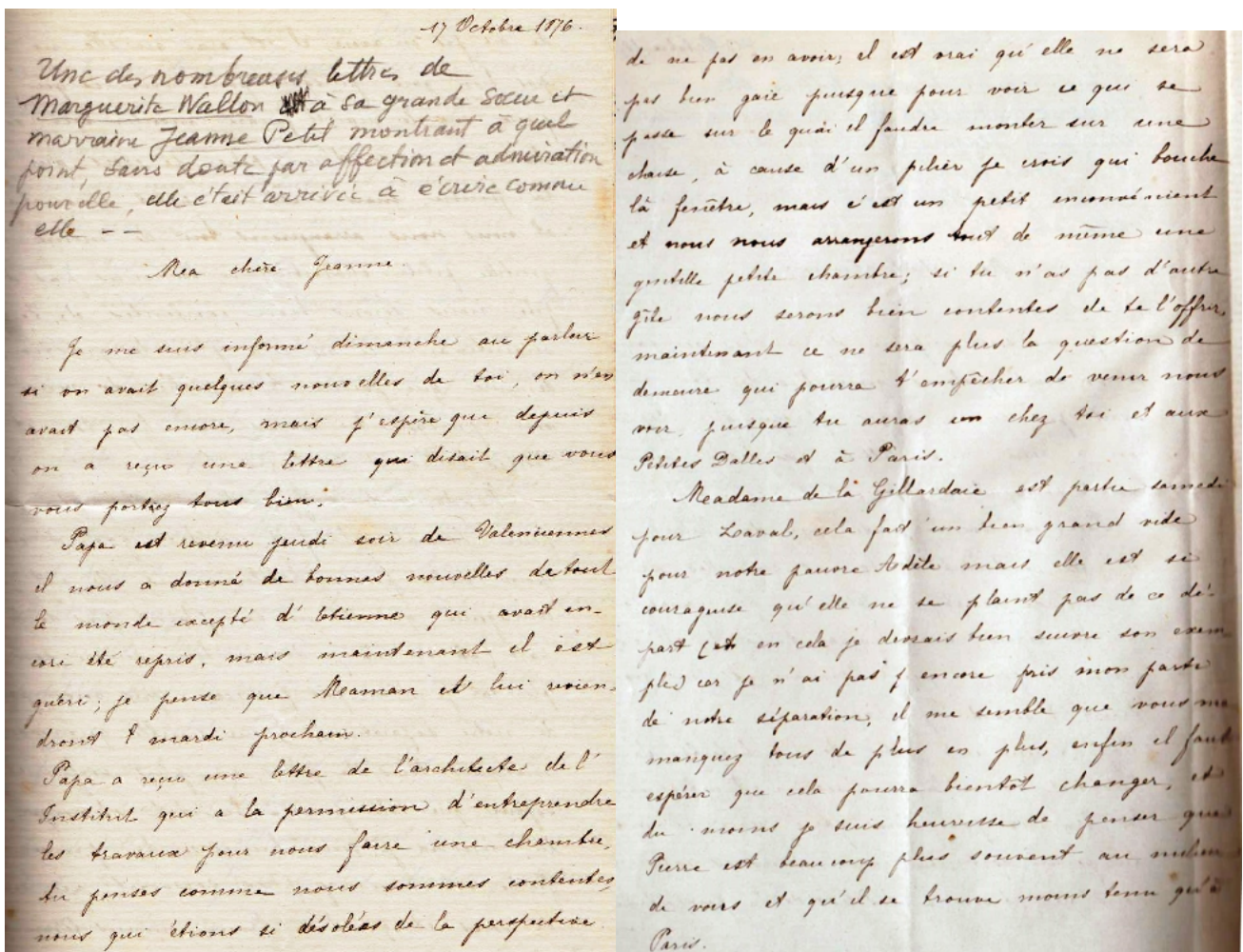
cela pût être si difficile et se faisait, je crois, à ce sujet bien des illusions ! J'ai eu le temps de faire ici largement visite à tout le monde. J'ai vu hier Jeanne Delcourt qui arrivait de Paris avec son mari. Elle m'a paru bien maigre et bien changée. Tu sais qu'elle a perdu son dernier petit garçon ?

Je trouve que ma tante François ⁶ vieillit ; elle éprouve assez souvent des étourdissements qui l'effraient un peu... »

Henri Guibert (fils aîné d'Adèle Guibert) va avoir 12 ans. Il donne aussi des nouvelles à sa tante Jeanne et raconte un dîner chez l'oncle Paul W. auquel assistaient avec sa mère, ses sœurs Marie et Anna et son frère (Maurice), son oncle Martial (de la Gillardaie) et « tantante » (Mme Céline de la Gillardaie). « Petit Charles était à table et il était très amusant. Il était à jouer sur son fauteuil ».

Lorsqu'on tombe sur une lettre de Marguerite W. à sa sœur Jeanne, on croirait qu'elle a été écrite par Jeanne elle-même, tellement Marguerite, par affection pour elle sans aucun doute, a voulu imiter sa grande sœur. C'est d'ailleurs une jeune fille maintenant ; elle a 15 ½ ans et l'année prochaine elle ne retournera pas à la Visitation. Elle espère bien que ses parents lui permettront d'aller à Marseille passer quelque temps auprès de Jeanne. Ce serait un tel bonheur pour elle !

Lettre de Marguerite Wallon à sa grande sœur Jeanne Petit :



⁶ Est-ce la femme de François Caffiaux, coiffeur à Valenciennes ?

Nous avons eu ce matin une bien belle cérémonie
 c'était la pose de la première pierre; Monsieur
 Boichard est venu dire la messe, puis est en-
 tre ensuite pour la cérémonie à laquelle tous
 les ingénieurs, architectes et supérieurs assistèrent,
 eux-ci étaient environ soixante quinze et après
 leur adresse sous très-bonne allocation, et
 y a eu aussi une belle procession avec les bannières,
 la sous-supérieur des enfants-trouvés et un au-
 tre sous-trouvés entrés, toutes les fenêtres de
 leur maison étaient garnies haut par les croix
 de charité qui par les sœurs et les enfants.
 Ce qui m'enchant le plus dans l'édifice
 d'un nouveau bâtiment qui sera très-beau
 c'est d'abord une grande salle divisée en petites
 cellules qui serviront chacune à une sœur, et puis
 une grande lingerie où chacune, selon l'usage
 probable aura sa petite armoire pour mettre son
 linge et ses robes; il y aura aussi un nouveau
 réfectoire avec cinq grandes fenêtres à arcades
 comme sous les cloîtres, et une commode salle
 de récréation; malheureusement je ne pourrai
 tout cela qu'en faisant des retranchements
 c'est ma dernière année.
 Adieu, nous toujours aussi beau temps là.

devrai de mieux bien m'acheter une bande de
 broderie que je ne ferai pas si vite puisque pen-
 dant les vacances puisque j'ai beaucoup plus
 d'ouvrage et que nous travaillons à la layette
 des pauvres, mais je tâcherai de me dépêcher et
 de te l'envoyer le plus tôt possible; et puis je
 travaillerais aussi pour Valentine, comme je le
 lui ai promis; mais lorsque je serai sortie de
 prison, tu n'auras plus à t'occuper et pour
 ainsi dire de la lingerie de tes enfants, j'y tra-
 vaillerais le plus que je pourrai, mais cela ne sera
 guère faite à travailler si loin, mais c'est égal
 j'apprendrai de jolis ouvrages pour les enfants; on
 a donné dernièrement à Reaman un très-joli
 dessin de jolisse broderie en soutache et je pour-
 rai bien le la faire.
 Bon soir ma chère Jeanne je t'embrasse
 de tout mon cœur ainsi que Pierre et tes en-
 fants; Marie et Geneviève me chargent de
 toutes leurs amitiés.
 Ta mère et filleule affectionnée
 Marguerite

À l'Institut où vont maintenant loger Mr et Mme Wallon ⁷ avec leurs enfants (Étienne, Marguerite et Geneviève) l'architecte de l'Institut a la permission de faire une chambre tout en haut, sous les toits. « Tu penses comme nous sommes contentes nous qui étions si désolées à la perspective de ne pas en avoir ! Il est vrai qu'elle ne sera pas bien gaie puisque pour voir ce qui se passe sur le quai il faudra monter sur une chaise... »

Cette chambre est devenue plus tard une chambre d'amis. J'ai encore le souvenir d'y avoir couché la veille de mon écrit pour le bachot ! À cette époque nous habitions Passy, assez loin de la Sorbonne et pour éviter de me faire partir le matin de trop bonne heure, mon grand-père m'avait invité à venir coucher à l'Institut où il était encore toujours dans le même logement, comme Secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1895. C'est d'ailleurs là qu'il est mort en 1904.

Madame Wallon a prolongé son séjour à Valenciennes avec son fils Étienne tandis que Mr Wallon est rentré à Paris où il doit prononcer l'éloge de Mr Guigniaut à une séance publique de l'Académie des Inscriptions puis se préparer à la rentrée des Chambres pour la fin du mois.

Si la tante François vieillit et se plaint de sa santé, « ce n'est pas comme ta tante Étienne qui a 86 ans ⁸ et qui a éprouvé dernièrement un accident dont une personne de 20 ans se remettrait peut-être moins vite ! Elle a été renversée par une charrette qui lui a passé sur les deux cuisses. Elle a été très effrayée en voyant arriver ainsi sur elle ces

⁷ M. Wallon ayant été élu Secrétaire perpétuel d'une Académie (Académie des Inscriptions et Belles-lettres) a l'avantage d'être logé à l'Institut de France.

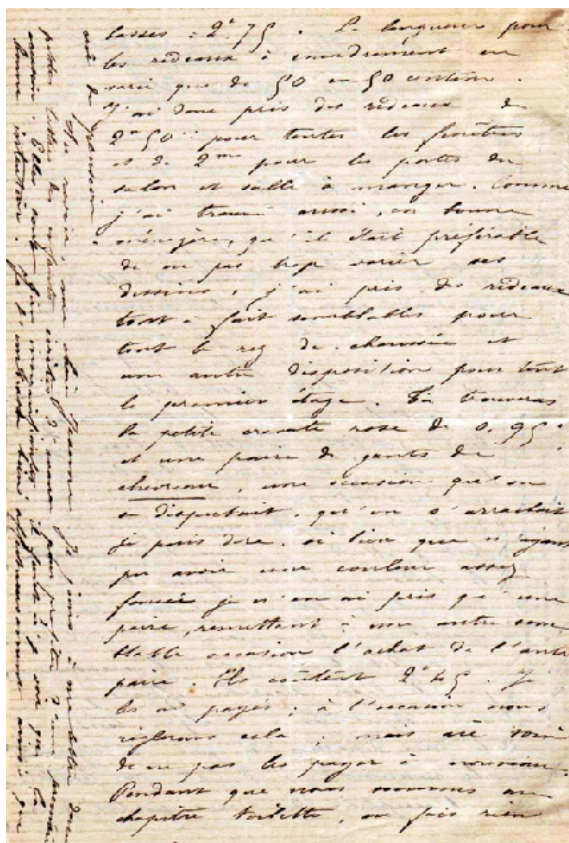
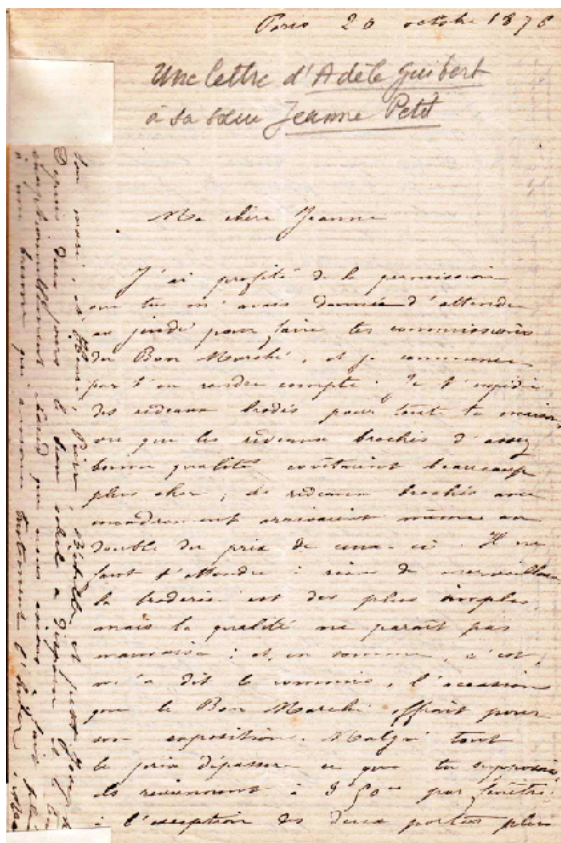
⁸ La tante Etienne : veuve d'Etienne Caffiaux (un frère de Fédé) qui était « appréciateur au Mont de Piété à Valenciennes. Elle était née en 1790. Leur unique fille Charlotte avait épousé en 1838 un Mr Armand Descamps, Ingénieur E.C.P.

deux roues sans qu'elle eût aucun moyen d'y échapper. L'accident arrivé, tout le monde l'entoura ; on voulait la mettre en voiture pour la reconduire chez elle, mais elle ne le voulut pas et, quoique très fortement contusionnée, elle voulut y retourner à pied. Quinze jours de soins ont suffi pour la remettre et avant-hier elle sortait pour aller à la messe...

Les travaux à l'Institut sont retardés, « malheureusement Mme Guigniaut y est revenue pour opérer tout doucement son déménagement et elle s'y trouve indisposée, de sorte que ton père craint que cela ne retarde les travaux qu'il faut y faire. Nous n'avons donc pas encore donné congé de notre appartement (95 boulevard Saint-Michel) ».

Malgré toutes ses occupations avec ses enfants, du moins avec les plus jeunes, surtout avec André qui a maintenant 4 ½ ans auquel elle apprend elle-même à lire et à écrire (Joseph âgé de 7 ans va chez une maîtresse et Jean, le dernier, n'a que 3 ans) Adèle Guibert trouve encore le temps de faire des courses pour sa sœur Jeanne – au Bon Marché naturellement, c'est le magasin de la famille et Valentine D ; en est, on le sait, la cliente la plus enthousiaste – et à lui écrire longuement (voir ci-contre la lettre du 20 octobre) pour lui expliquer ses achats et lui parler des uns et des autres. « Toi et Céline vous me manquerez longtemps. Je ne puis passer devant cette porte où j'entrais à toute heure du jour, devant ces fenêtres de la cour du boulevard Saint-Michel (au n° 95), où j'étais sûre de te voir apparaître avant d'avoir pu te prévenir, sans ressentir un bien grand vide. Mais cet éloignement dont vous souffrez aussi sera, je n'en doute pas, une bonne chose pour vous. Martial (de la Gillardaie) trouve comme Pierre beaucoup de bienveillance dans son chef (à Laval). Céline m'écrit qu'ils ont dîné chez lui le dimanche et le lundi. Laval était en fête pour la réception du nouvel évêque. Et Céline après avoir emménagé ses meubles toute la matinée, a assisté à la fête toute l'après-midi : affaire à elle pour savoir être à tout. Elle aura là-bas une jolie installation, elle en est contente, mais elle était encore tout émue de son éloignement, de la réception des petites lettres des enfants qui lui témoignent le chagrin qu'ils ont ressenti réellement. Laval n'étant pas très loin, leurs visites seront, je l'espère, fréquentes ; ils nous ont promis la 1^{re} pour la nouvelle année ».

Lettre d'Adèle Guibert à sa sœur Jeanne Petit :



pour Bibelle avant que je me
 sois la petite robe de popeline grise
 peut être tenue en blanc; le petit
 difficile, c'est qu'elle est en laine
 et soie; je n'ai pas encore la
 réponse de la teinture, mais on
 ne peut tarder.

Je te remercie, mon chère
 parrain de l'attention que tu
 as eue de m'indiquer au milieu
 de tant d'occupations auxquelles
 tes sœurs doivent à peine suffire.
 En s'absence nous me manquons
 longtemps; je ne puis passer de
 cette part où j'entends à toute
 heure du jour, devant les fenêtres
 de la cour du Boulevard St Michel
 où j'étais assis de te voir ap-
 paraître avant d'aller par la
 première, sans ressentir un bien
 grand vide. Mais est-il étonnant
 qu'on soit sans souffrir aucun
 mal, si on se doute que vous
 trouvez souvent Pierre beaucoup
 de similitudes dans son chef.
 Citons en effet qu'ils ont été
 chez lui le dimanche et le lundi.

Lundi, Laval était en fête pour
 la réception du nouvel évêque.
 St Citère après avoir communié
 qu'il se souvient toute la so-
 lemnité, a assisté à la fête toute
 l'après-midi. Affaire à elle
 pour savoir elle à tout. Elle
 avec la son avec jolies instel-
 lation; elle se est contenté
 mais elle était enure tout
 émue de son éloignement
 de la réception de petites lettres
 des enfants qui lui même
 gravaient la signature qu'ils
 ont bien réellement resté
 Laval n'était pas très-bien.
 Lors visites seront si l'après-
 figurante; ils nous ont promis
 la première pour le dimanche
 suivant.

J'ai lu avec intérêt votre
 bonne partie de la lettre
 ont été bien contentes de
 voir que tu sois en y mettant
 pour elle-même. Chacun travaille
 selon son âge, et assez
 pour le moment. J'ai

bons d'André depuis le départ
 de Citère; et pour peu que l'heure
 s'y mette et l'aura facilement
 rattrapé. Son caractère
 consiste en son bon de lecture,
 une page d'écriture que vous
 prend un temps infini. Je lui
 fais dire sa prière, lui rappelle
 à compter; je lui raconte un
 peu d'histoire sainte, et lui récite
 une fable. Il a cette année l'a-
 vantage de pouvoir lui consacrer
 le temps que je veux; car le
 caractère de Joseph en la demoiselle
 de l'après-dînée la matinée;
 et d'autre part je n'ai jamais
 été si bien servi chez moi.
 Sa mère a fait son garçon en
 en me donnant Valentin; je
 n'ai jamais en de domestique
 à la fois à vivre et à travailler.
 Elle se met bien à la
 cuisine, et Sophie, ma cuisinière
 des Petites Dalles, a accepté enfin
 volontiers l'autre partie de son
 vie qui lui convient beaucoup
 mieux. Elle est bien contente
 d'apprendre que toi-même n'est
 pas trop mal servi. Tout chez

d'aspect dans une maison quand
 on peut être aimé. Valentin en
 commande plusieurs fois, son
 intérêt des nouvelles de ses petites
 sœurs, tout particulièrement
 de Bibelle et de Joseph. J'entends
 bien souvent parler de Bibelle
 dans la maison.

Qu'on je te donne de nouvelles
 de tous les autres. Sans doute
 mon père vous aura écrit;
 et vous aura dit que il est mal
 de retour de Valenciennes; que
 Steuve qui s'y trouve encore en
 mauvais y a été repris de ses
 reliques; c'est une épine dans
 le côté de celle qui est à son
 une Dalles. Je voudrais savoir
 si par les médecins pensent de
 se relever plus fréquemment de
 sa mal. Valentin, son mère
 et ses enfants sont bien.
 Nous avons vu Henri à Paris
 il y a huit jours; il est
 venu pour un jour ou deux
 avant pour assister au mariage
 de son ami St Léonard.
 Nous avons dîné avec Henri
 chez Paul; et petit Charles a
 assisté comme un petit

Jeanne en quittant Paris a cédé à sa sœur Adèle sa bonne d'enfants « Mélanie » qui donne toute satisfaction à Adèle ; elle est vive et travailleuse. « Mélanie a demandé plusieurs fois avec intérêt des nouvelles de ses petits Marseillais, tout particulièrement de Bébelle et de Joseph. J'entends bien souvent parler de Bébelle dans la cuisine ! ».

Paul Wallon confie à sa sœur (20 octobre) les espérances de Sophie pour mars ou avril. « Sophie se porte bien quoique se fatiguant assez facilement. Tout nous porte à croire que la venue de notre second héritier se passera aussi bien que celle du premier. L'un et l'autre nous désirons une fille, mais si c'est un garçon... tu devines qu'il sera aussi bien reçu ! Ainsi donc nous sommes sûrs d'être contents (ils le seront d'autant plus que ce sera une fille, Louise qui naîtra, nous le verrons plus loin, le 18 mars 1877). Notre Bellot se porte à ravir. Il a profité largement de ces belles journées qui depuis hier paraissent ne plus devoir revenir. Voici l'automne et bientôt l'hiver et malheureusement notre enfant ne marche encore qu'en se traînant ou en donnant la main⁹ ».

Paul trouve que sa sœur Adèle est bien isolée maintenant depuis ce double départ de Jeanne pour Marseille et de Céline pour Laval. « Combien nous voudrions voir notre chère sœur se rapprocher de nous ! L'occasion est si belle en ce moment de reprendre l'appartement que Père va quitter ! Qu'un enfant tombe malade, quelle situation pour cette pauvre Adèle au milieu d'une si nombreuse et si jeune famille ! Près d'elle, nous serions en communication continuelle et nous pourrions l'aider... J'allais oublier, ma chère Jeanne, de te remercier de la récolte de tes vignes du boulevard Saint-Michel ; ton raisin était excellent et nous avons pu le goûter en famille ; on y a fait honneur. »

Voir ci-joint la lettre de Paul Wallon (du 20 octobre) :

Ministère
DES TRAVAUX PUBLICS
PALAIS DES TUILERIES
Agence des Travaux du Pavillon
DE FLORE
DE LA GALERIE DU QUAI
COUR DES TUILERIES

Paris, le 20 Oct 1876

Ma chère sœur
Vraie Citoyenne de
Paul Wallon à sa
sœur Jeanne Petit
suivie d'un mot de
Sophie Wallon

Je suis bien en retard avec toi
comme tu vois. L'œuvre n'est pas
encore terminée. Je n'ai rien écrit au
cœur pour rendre des nouvelles
et je suis de nouvelles nouvelles.
C'est un peu ignoré mais c'est
ce qui me fait te suivre dans
ton installation à Marseille dans
la vie dans ta habitude de tous les
jours, c'est aussi également que
tu ne pu apprendre ce que je me
proposais de t'annoncer lors de ton
séjour à Paris : nos espérances
pour le courant de Mars ou Avril
Sophie se porte bien quoique se fatiguant
assez facilement, tout nous porte
à croire que la venue de notre
second héritier se passera aussi bien

que celle du premier. L'un
et l'autre nous désirons une fille
mais si c'est un garçon... tu
devines qu'il sera aussi bien
reçu. Ainsi donc nous sommes
sûrs d'être contents.
Notre Bellot se porte à ravir
il a profité largement de ces belles
journées qui depuis hier paraissent
ne plus devoir revenir. Voici l'automne
et bientôt l'hiver et malheureusement
notre enfant ne marche encore qu'en
se traînant ou en donnant la main.
Et ta petite famille me chère Jeanne
se bien profiter d'un bon plus
sérieusement que dans nos pays ; pour
toi-même la vie est plus agréable
c'est pour nous une consolation de
cette grande séparation. Nous
parlons toujours de toi, comme
bien tu le vois, chacun voudrait
projetter un voyage dans
vo régions mais tout le monde
ne le peut pas et nous ne sommes
pas les derniers à le regretter.
Adèle est actuellement bien
isolée. Madame de la G...
est maintenant partie, son
est absent et Sophie perd

⁹ Le petit Bellot n'a pas encore tout à fait 13 mois... il n'y a rien de perdu !

Je t'embrasse de tout mon cœur
 Marguerite Wallon

Bien difficilement cette page a
 été écrite. Combien nous
 voudrions voir notre chère sœur
 se rapprocher de nous ! L'occasion est
 si belle en ce moment de reprendre
 l'appartement que Dieu va quitter !
 La pauvre enfant tombe malade, quelle
 situation pour cette pauvre Adèle au milieu
 d'un si nombreux et si jeune famille. Dieu
 l'ait nous surven en communication continue
 et nous pourrions l'aider.

Nous avons le plaisir en ce moment
 d'avoir Dieu si long et long à notre table
 et le partage avec Adèle et nous et
 nous avons ainsi les nouvelles qui
 arrivent de chaque côté.

J'attais oublier un chère Jeanne
 et t'embrasse de la récolte de
 la région de St Michel
 ton raisin était excellent et nous
 avons pu le goûter en famille
 on y a fait honneur.

Adèle ton baiser un chère
 Jeanne autour de ta sœur
 Pierre et sa lettre je lui écris
 bientôt Dieu de un rappelle
 au bon souvenir de Colonel
 Wallon
 ton père et nous.

Jean Wallon

C'est encore Marguerite Wallon, la filleule de Jeanne qu'elle aime si tendrement, qui lui écrit le plus fidèlement. « J'ai été bien heureuse d'apprendre (29 octobre) qu'Henri s'était décidé à bien vouloir apprendre à lire ; je savais bien qu'aussitôt qu'il voudrait il aurait bien vite fait. Aussi, pour le récompenser, quand il saura tout à fait lire, je lui enverrai une lettre écrite bien gros pour qu'il puisse la lire tout seul... Et Pierre et Bébelle sont-ils toujours aussi gentils ? Joseph profite-t-il autant ? Quand tu écris, donne-nous, je t'en prie, de nombreux détails sur eux ; cela nous dédommagera un peu de ne pas les voir... Valentine a envoyé la photographie du petit Paul qui est très bien réussie : il a un air fier sur son cheval ! Quant à celle de Madeleine et d'Henri elles ne sont pas encore faites (ou plutôt envoyées) ¹⁰.

Pierre (le Capitaine Petit) est-il toujours aussi taquin ? Vois-tu quand je pense à son histoire de voleur à qui on n'avait pas voulu donner l'aumône et qui rôdait soi-disant sous nos fenêtres aux vacances d'il y a deux ans, j'en ai encore la chair de poule !... Je crois que jamais je n'ai eu si peur, mais quand il devrait me taquiner dix fois plus (et du reste c'était souvent très amusant), j'en serais bien contente si nous pouvions vous avoir

¹⁰ Nous tâcherons de nous procurer ces photographies pour illustrer ce récit.

tous. Mais je pense que quand je vous reverrai il aura encore des taquineries de réserve.

11

Nous avons à peine vu maman aujourd'hui parce qu'elle devait aller au concert avec ma tante (la tante Jamet qui, on le sait, était excellente pianiste ou avait été excellente pianiste et adorait la musique) et Papa devait faire une promenade dans les bois avec mon cousin Puisseux (Victor Puisseux le gendre de Madame Jamet) et Étienne. Je crois que Marie Boutan est restée à Lectoure avec sa mère et qu'elle est toujours à peu près en aussi mauvais état de santé.

Ma cousine Caffiaux et Élise sont dans ce moment à Paris avec Thérèse ¹² qui est tellement occupée qu'elle n'a pas encore eu le temps de venir à la maison.

Étienne qui a été un peu souffrant pendant son voyage à Valenciennes ne s'en ressent plus du tout et il profite le plus possible de ses derniers jours de vacances puisqu'il rentre jeudi ou vendredi ¹³ ; c'est égal il ne pourra pas se plaindre de ne pas avoir eu de longues vacances ; il doit en avoir assez !

Mr Petit (le Père du Capitaine Petit) est-il parti avec toi ou bien s'est-il réservé pour venir quand vous serez tout à fait installés ? Tes enfants prennent-ils l'accent marseillais ? Il paraît que Madeleine (Deltombe) a de plus en plus l'accent de Valenciennes et malheureusement elle l'augmentera encore en allant en classe. Joseph a-t-il enfin des dents ? à six mois vraiment il est bien temps ! ¹⁴

Je te fais là, ma chère Jeanne, bien des questions qui t'ennuient peut-être, mais vois-tu je m'intéresse beaucoup à vous tous et je voudrais me représenter au moins par la pensée tout ce que vous faites et comment vous êtes installés pour vivre un peu de votre vie ».

Novembre 1876

Madame Guigniant a enfin quitté son appartement (à l'Institut) ; il est entièrement vide et les ouvriers y sont entrés hier, écrit Mme Wallon à Jeanne (1^{er} novembre) « On nous dit que cela ira vite, qu'il pourra être prêt pour la fin de janvier. Mais tu sais que je ne suis pas trop pressé d'y entrer... Décidément on fera la chambre des enfants en reculant la cuisine. Cette pièce aura encore 4,30 m x 4,30 m et par conséquent sera d'assez belles dimensions, mais elle ne sera éclairée que par une fenêtre haute quoique large et donnant sur le dôme ¹⁵.

Ton père l'a dit un jour aux petites en allant les voir ; j'aurais voulu leur en faire la surprise. Elles pourront d'ailleurs, autant qu'elles le voudront venir travailler dans la mienne (au 1^{er} étage) et il leur restera encore le loisir d'aller dans le salon (Dieu qu'il y faisait froid l'hiver ! dans ce grand salon qui occupait l'extrémité de l'aile gauche de

¹¹ *Mon Père s'entendait fort bien à distraire et à amuser les enfants. Pour nous, ses enfants, nous en gardons le souvenir ému.*

¹² *Cousine Caffiaux : la femme d'Henri Caffiaux (un frère de la grand-maman Fédé) et sa fille Elise (26 ans, pas encore mariée) - Thérèse Monneuse (née Pinson) mariée l'année dernière.*

¹³ *Etienne Wallon alors âgé de près de 21 ans est élève à l'École Normale (section des sciences).*

¹⁴ *J'ai toujours été en retard semble-t-il ; je n'ai marché qu'à 18 mois... et encore alléché par un morceau de sucre.*

¹⁵ *Cet appartement de l'Institut, très beau à l'étage du bas mais avec une seule grande chambre à coucher, ne convenait guère pour un ménage avec enfants. Aussi a-t-il fallu faire des travaux à l'étage du haut, sous les toits, pour ménager des chambres à coucher. On accédait à cet appartement par le 21 quai Conti, porte cochère à droite de la façade principale de l'Institut.*

l'Institut en regardant la Seine...brrr... j'en ai encore le dos comme de la glace !) ou dans le cabinet de leur père, qui sera rarement occupé, quand elles auront quelque amie avec laquelle elles aimeront à être plus seules. Maintenant que ce point est arrêté, j'irai avec moins de répugnance... ».

Un mot de Mr Wallon sur un papier à en-tête de l'«Institut de France – Académie des Inscriptions et Belles-Lettres – Le Secrétaire perpétuel de l'Académie » que l'on trouvera ci-contre. Il est très heureux des bonnes nouvelles données par Jeanne et se préoccupe du souvenir que les enfants peuvent garder de leurs grands-parents... » Je compte aussi que tu leur parles souvent de nous afin d'entretenir dans leur esprit le souvenir qu'ils ont pu en garder... Le jour où je t'écris nous rappelle le souvenir de ceux que nous avons perdus notamment de ta chère petite mère (Hortense Wallon née Dupire, la 1^{re} femme de Mr Wallon morte à Douai le 28 juin 1851) et de la grand-maman (Féfé-Fébronie Wallon, mère de Mr Wallon morte à Paris le 21 avril 1874). J'espère qu'elles jouissent maintenant auprès du Bon Dieu de la récompense de leur sainte vie et je les prie, chère enfant, de veiller sur toi et sur les petits enfants.

Embrasse-les bien pour moi, ce cher petit Henri, ce bon petit frère et cette gentille petite Bébelle sans oublier petit Joseph ».

Lettre de Mr Wallon à sa fille Jeanne Petit :



À Rouen, Henri W. et Laure viennent d'avoir une chaude alerte : dans la nuit, réveillés par les cris de « au feu » ils ont passé plus de deux heures d'inquiétude en croyant que le grand bâtiment en briques, à gauche du jardin, ne serait pas sauvé. Le feu avait pris pendant le travail de la nuit dans une chambre chaude où étaient étendues des pièces. Le feu heureusement a pu être étouffé à temps ; ils en ont été quittes pour la peur. Laure qui a reçu des nouvelles de Céline de la Gillardaie, installée maintenant à Laval la trouve bien triste « Elle paraît bien résignée parce que son mari est très satisfait de ses nouvelles occupations, mais pour elle l'isolement est bien pénible ; il est certain que n'ayant pas d'enfant (elle n'en a jamais eu, pas plus que Laure) et avec un mari fort occupé, elle doit ressentir un grand vide ».

Elle a reçu aussi des nouvelles de Jeanne Chevau « qui vient d'aller passer 15 jours à Montreuil où les tristes souvenirs ne lui ont pas manqué. Elle me dit que ma tante (Mme Barbedièrne sa mère) est ravie d'être la commère d'Henri au prochain baptême à Valenciennes ».

Mme Wallon en envoyant à Jeanne (4 novembre) « les petits livres que tu désirais depuis longtemps pour commencer les études de ton cher petit Henri... Il en a, me dis-tu, un grand désir : c'est bien la meilleure disposition. Il paraît que Melle Bébelle a aussi un goût très marqué pour les livres : cela promet... »

Elle lui demande la permission de lui donner un conseil : « c'est de ne jamais laisser ces petits livres entre les mains de tes enfants lorsque la leçon est terminée. J'ai toujours fait ainsi et m'en suis bien trouvée. Il faut laisser à l'enfant le désir de la leçon et éviter de faire de son livre un jouet dont il se dégoûtera bientôt comme d'un autre. Si l'enfant est zélé, on peut lui donner deux leçons par jour et y mettre une grande régularité, mais si, entre temps, il demande à s'exercer, il le fera suffisamment soit avec un jeu de lettres (que je t'enverrai par parenthèse) soit avec un imprimé quelconque où il trouvera facilement des mots d'une syllabe ou de deux pour commencer... ».

Lettre de Mme Wallon à Jeanne Petit :

Ma chère Jeanne

Mes vœux enfin reviennent à Paris, depuis
presque déjà huit jours; j'aurais voulu
l'écrire plus tôt mais je n'ai eu ni fête
pu en trouver le temps; on ne saurait croire
tout ce qu'on trouve à faire chez soi après
une absence de quinze jours, j'ai pas même
encore pu remettre toutes mes affaires en place
et pourtant tu n'es plus là pour que je trouve
encore le temps d'aller te faire chaque jour
ma petite visite quotidienne; cela me
manque bien et ce n'est jamais sans un
profond soupir que je passe tous les jours
devant les fenêtres de ton appartement, occupé
maintenant par des personnes qui me sont
étrangères. Mais le temps approche fort

j'aurais voulu leur en faire la surprise, mais
elles n'ont pas été même contentes; craignant
de n'en avoir point du tout elles se sont montrées
exaltées. J'en ai eu une telle quelle. Elles
pouvaient d'ailleurs autant qu'elles le voulaient
venir travailler dans la cuisine et il leur
restait encore l'espoir d'aller dans le salon ou
dans le cabinet de leur père qui sera rarement
occupé quand elles auront quelque amie avec
laquelle elles aimeront à être plus seules.
Maintenant que ce point est arrêté, j'en ai
avec moins de répugnance. Quand tout
sera remis à neuf nous pourrions encore en y
être pas trop mal.
En revenant de Valenciennes j'ai
trouvé un livre que ton père avait fait
porter pour quelques jours à l'usage d'un mal
de tête violent qu'il avait eu, quoique
sans fièvre. Elle n'a pas tardé à s'en
remettre et dès le lendemain de mon retour

ou nous n'y serons plus nous-même
No me fuyant à enfin quitté son
appartement, il est entièrement vide et les
ouvriers y sont entrés hier. On nous
dit que cela ira vite, qu'il pourra
être fini pour la fin de janvier, mais
tu sais que je ne suis pas trop pressée
d'y aller. Je suis retournée les voir
vendredi, dépouillé de meubles, les
pieurs m'ont paru plus grandes, surtout
la chambre à coucher, mais je croyais y
trouver plus d'armoires et de petits dressoirs.
Déjà on fera la chambre des enfants
en reculant la cuisine. Cette pièce
mesure 4^m 50^c sur 4.50, par conséquent, elle
est assez belle dimension, mais elle ne sera
éclairée que par une fenêtre haute pour
sayer et donnant sur le dôme. Tu pourrais
dire un jour aux petites en allant les voir

elle demandait à rentrer à la habitante
ou si elle allait les voir ce n'est rien, les
travaux toujours bon. Mesquites avait dit
qu'elle pour sa mère ne travaillait aucun
sentiment. Je j'ai vu en la voyant s'occuper
elle
cette dernière est toujours fort occupée et
toi, ne pouvant qu'une lettre que tu pourrais
lui écrire et qu'elle s'achète sur la voir
arriver directement à la habitante. J'ai dit à
dix que cela me fera pas notre affaire
" cela ne fait rien, m'a-t-elle répondu; mais
tu ne devrais pas par la poste quand tu
les aura lus, j'en ferais bien davantage
comme elle." Elle m'a prêté de lui envoyer
de la laine blanche pour te faire de petits
chaussures et une bande de broderie pour bébé.
Le fait est que nous trouvons tous les livres
bien rares, tout en comparant avec qu'il est
difficile qu'il en soit autrement.
Je suis adieu beaucoup, mais que je ne

Elle parle d'une famille Rousseau (Mr Rousseau, ingénieur, a été nommé dernièrement Directeur général des Routes et Canaux au Ministère des Travaux publics, ce qui faisait dire à Adèle Guibert, sans aucune méchanceté d'ailleurs « il y a des gens qui sont nés coiffés et vraiment on peut le dire de toute la famille) – c'est une famille amie des Wallon – Madame Rousseau vient d'annoncer le mariage de sa fille Octavie avec son cousin Lussigny, le fils de son oncle Joseph. « C'est un jeune homme d'un caractère très doux, d'une excellente conduite et très sérieusement religieux. Il n'avait pas jusqu'ici de position, se bornant à travailler chez son oncle Jacob (?), mais il va reprendre un établissement de fers dans la rue du Quesnoy. Adèle doit t'écrire prochainement. Décidément elle ne veut pas reprendre la maison (l'appartement que ses parents quittent 95 boulevard Saint-Michel) ne voulant pas se laisser tenter par tous les avantages qu'elle y trouverait, en n'y voyant que des inconvénients. Même en mettant ses enfants à l'Ecole Bossuet, elle trouve qu'ils seraient trop loin d'elle ; elle ne veut pas les laisser aller et venir seuls. Elle ne pourrait les accompagner elle-même et ne veut pas les confier à ses bonnes qui sont trop jeunes. Pour le reste, elle veut se donner le temps de réfléchir d'ici la fin de l'année scolaire. Elle espère, si elle se décidait alors à les changer, trouver, de l'autre côté du Luxembourg et plus près d'eux, un appartement qui, sans être peut-être aussi grand que le nôtre, pourrait cependant lui suffire ».

Henri Wallon répondant (8 novembre) a une lettre de sa sœur Jeanne « laquelle s'est croisée avec celle écrite par Laure » se réjouit pour elle et tous les siens du beau ciel bleu du midi. Il lui propose, si elle et Pierre en ont le moindre désir, de les mettre en rapport avec diverses familles de Marseille, comme de plusieurs membres de la famille de Laure, qui pourraient être pour eux des relations agréables.

Ils vont aller, Laure et lui, à Bourg-la-Reine « pour baptiser le second rejeton des Derbanne dont Laure est marraine. Les affaires de la fabrique sont en bonne voie. Nous produisons un peu plus et la marchandise nous rentre toujours. Le travail ne chôme pas. Madame Derbanne (grand-mère de Laure Wallon) est beaucoup mieux depuis quelque temps. Elle se dispose même à aller la semaine prochaine à Paris. « Pourvu que ce voyage et ce séjour ne la fatiguent pas trop ! L'y faire renoncer dans l'intérêt de sa santé serait l'attrister et d'ailleurs, comme elle a la volonté ferme et indépendante, ce serait engager une lutte inutile.

Nous continuons à avoir de bonnes nouvelles de Paris, de Valenciennes et de Douai. D'ici deux mois, trois mois tout au plus, nous serons appelés dans le nord pour un nouveau baptême dont cette fois je serai le parrain (ce sera le baptême de Marie Deltombe qui naîtra le 16 janvier 1877).

Je suis heureux, mes chères petites sœurs, de remplir ce rôle quasi paternel à l'égard de quelques-uns de vos enfants – que ne puis-je vous demander pareil service ? Ma petite Laure en est toute triste. Aujourd'hui en particulier elle est tout affectée de la nouvelle que Mme Bougot a des espérances. Se voir devancée par cette retardataire l'afflige ! Enfin, à la grâce de Dieu ! (Dieu hélas ne lui a pas donné la grâce d'avoir des enfants...) ».

Geneviève Wallon dont on n'avait pas encore vu l'écriture au milieu de toutes ces lettres de famille adressées « aux exilés de Marseille » donne à son tour des nouvelles à Jeanne. Son frère Étienne qui a souffert aux Dalles puis à Valenciennes de crises très fortes d'intestin qui inquiètent sa mère, est cependant rentré à l'Ecole ces jours derniers (l'Ecole Normale). L'aînée des enfants de Mr Wallon, Marie, religieuse au couvent de la Visitation, est assez fatiguée et a mauvaise mine. La supérieure a même été obligée de lui retirer certains cours qu'elle faisait aux élèves, pour qu'elle se repose.

Lettre de Geneviève Wallon à sa sœur Jeanne :

Paris 7 Novembre 1876.
 Tu me parles de l'ouvrage
 que tu fais, c'est très bien
 mais pour moi et le
 bon sens, je ne me suis
 pas occupé de l'ouvrage.
 Je commence à l'écrire
 avec ton manuscrit.
 Tu me parles de l'ouvrage
 que tu fais, c'est très bien
 mais pour moi et le
 bon sens, je ne me suis
 pas occupé de l'ouvrage.
 Je commence à l'écrire
 avec ton manuscrit.
 Tu me parles de l'ouvrage
 que tu fais, c'est très bien
 mais pour moi et le
 bon sens, je ne me suis
 pas occupé de l'ouvrage.
 Je commence à l'écrire
 avec ton manuscrit.

Je profite d'un moment que j'ai
 de libre pour t'écrire, je pense que
 cela te fait plaisir de recevoir des
 lettres de Paris, et que, si tu n'as pas
 le temps de nous en envoyer, tu as
 au moins le temps de lui celles que tu
 reçois.

Nous avons été bien attristés ces jours
 ci par la mort d'une de nos mamans
 qui vivait de Valenciennes; elle est morte
 de la poitrine à vingt-trois ans et on
 va l'enterrer aujourd'hui. Depuis que
 ces bonnes mamans ont été saillies de
 leur couvent, c'est-à-dire depuis 14
 mois, c'est la cinquième qui meurt.

Nous avons vu Papa et Maman
 hier au parloir, ils ont appris que le
 feu avait été mis près à l'usine à
 Rouen, mais heureusement que on a
 pu l'éteindre presque tout de suite, et
 il n'y a eu que quelques ouvriers qui
 aient eu de légères blessures aux mains.
 Etienne est rentré à l'école jeudi
 soir; Maman était même un peu
 contrarié sur sa santé, parce qu'il a
 encore été malade lundi et que ses
 yeux reviennent maintenant très-souvent
 moins fortes cependant, mais encore assez
 pour donner quelque inquiétude à Maman.
 Je voudrais bien savoir si Henri est
 enfin lu, et si petit Pierre va enfin
 commencer à apprendre; quant à Etienne
 je ne doute pas qu'elle ne soit toujours
 la même, faisant la police à ses frères
 Est-ce que le petit Joseph commence
 à avoir des dents? Il est bien temps, il
 va avoir cinq mois je crois. Ils dorment
 toute la journée dans le jardin
 et je ne sais vraiment pas pourquoi.

Je m'imagine que ton petite fille
 doit faire les délices de la vieille de
 moiselle du troisième étage. Henri
 prend-il des bains? il doit faire
 encore assez chaud à Barville, on
 commence même à avoir des engelures,
 je ne parle pas de moi qui n'en ai
 qu'une par hiver.

Nous sortirons Mercredi prochain,
 nous verrons Etienne avec tous ses
 enfants et ils viendront dîner avec
 nous le soir. Madame Crénier est venue
 à Paris pendant que Maman était
 à Valenciennes, elle est venue pour
 l'ouverture des cours de Louis, mais
 personne de la famille n'a su qu'elle
 était ici, elle n'est restée qu'un jour
 et a dîné chez Madame Palon.

Nous espérons bien Marguerite et moi
 que quand tu auras fait photographier
 les enfants, on te nous les enverras.

Est-ce que Henri, Pierre et Etienne
 nous ont déjà oubliés, j'espère que non,
 parle leur souvent de nous, et nous

de notre côté, nous pensons bien à
 vous tous. Je ne t'ai pas demandé
 de nouvelles de Pierre, je pense qu'il
 se porte bien et qu'il ne se fatigue
 pas trop. Grâces à ses leçons et aux
 siennes, Jean doit être passé maître
 dans l'art de la cuisine.

Maman paraît moins fatiguée qu'au
 commencement de l'année, nous en
 sommes bien contentes, parce que quand
 nous sommes rentées, nous lui avons
 trouvé bien mauvaise mine.

Marguerite a eu un premier prix
 d'application au jugement; on nos
 mamans étaient si contentes d'elle
 qu'on lui a fait donner un prix, ce
 qui fait que, quoique n'étant que
 des 12 toges maintenant, elle peut
 être médaillée d'argent à la fin de
 l'année si elle monte à tout les
 jugements. Pour moi, je n'ai que
 l'espérance d'avoir un prix le mois
 prochain, je n'en ai pas eu cette
 fois si principalement à cause de

Lettre de Henri Wallon à sa sœur Jeanne :

Une lettre d'Henri Wallon à sa sœur Jeanne
à sa sœur Jeanne Petit.
Paris 8 nov. 1876

Ma chère petite Jeanne,
Nous avons reçu ta bonne lettre, laquelle
est arrivée en route avec celle que Laure
t'écrivait l'autre jour. Nous avons eu
en outre en communication aujourd'hui
même ta lettre des premiers jours d'octobre
à Nogent-sur-Vernoy. Celle-ci parlait de 27
degrés de chaleur, l'autre parle de
mitral et de vêtements d'hiver. Mais toute
deux valent le beau ciel bleu du midi,
et toute deux laissent voir, ce qui vaut
mieux encore, que, malgré votre ciel,
vous vous sentez heureux et bien portants
avec vos chers enfants. Car on peut ne
pas s'arrêter à l'indisposition de la petite
Sibelle, qui n'est que une suite de la
dentition.

Maintenant que vous êtes installés,
que la maison est en ordre et le service
organisé, et que vous êtes un peu plus
libres de vos mouvements au dehors,

je te rappelle, ma chère petite Jeanne,
que Laure t'a offert de la part de
plusieurs membres de la famille, de
te mettre en rapport avec diverses familles
qui pourraient être pour vous de
relations agréables. Je te le rappelle, non
pas pour te forcer à accepter ces proposi-
tions faites d'ailleurs avec discrétion,
mais pour te les rappeler ou te les
faire connaître à la fois.

Nous sommes appelés dimanche
à Paris pour aller baptiser à Boulogne
le jeune le second enfant de M. de Baux
dont Laure est marraine. Nous ne
ferons à Paris qu'un court séjour de
deux jours, trois au plus, les affaires
ne me permettant pas une longue
absence. Une chose courante est
venue s'ajouter la complication d'un
petit incendie, dont les conséquences
heureusement n'ont pas été bien
graves. Mais j'ai une chambre
chaude à refaire en entier. Naturellement

chapeautiers, menuisiers dont il y a eu pendant
quatre jours au moins, et on
a besoin d'être là pour surveiller un peu
le travail.

De reste les affaires de la fabrique
sont en assez bonne voie. Nous produisons
un peu plus et la marchandise nous
vient toujours. Le travail ne change pas.

L'état de la famille est assez
satisfaisant. Madame de Baux est
beaucoup mieux depuis quelque temps.
Elle se dispose même à aller la
semaine prochaine à Paris. Soignée
que ce voyage et ce séjour ne la fati-
guent pas trop. Il y a eu beaucoup
dans l'atelier de sa seule sœur l'attrition
et d'ailleurs comme elle a la volonté
ferme et indépendante, ce serait engager
une lutte inutile.

Nous continuons à avoir de
bonne nouvelle de Paris, de Valenciennes
et de Douai. Ici deux mois,
trois mois au plus, nous serons appelés

dans le Nord pour un nouveau baptême,
dont cette fois je serai le parrain.

Je suis heureux, mes chers petits sœurs,
de remplir ce rôle quasi-paternel à
l'égard de quelques uns de vos enfants.
Que ne puis-je vous demander pareil
service ? Ma petite Laure en est toute
triste. Aujourd'hui en particulier elle
est tout affriolée de la nouvelle que le
dame d'Angot a des espérances. Le voir
devancé par cette retardataire l'afflige
Léon, à la grâce de Dieu !

Reviens bien ton cher mari et
quelques lignes qu'il a jointes à ta lettre
la prochaine épître sera pour lui.
Bonne nuit bien tous, parents et enfants
et reçois nos affectueux embrassements

Ton frère bien dévoué
H. Wallon

Madame Wallon demande à Jeanne si elle a déjà vu à Marseille Mme Ozanam et Mme Laporte.

Justement, Mme Ozanam (Amélie) a écrit de son côté à Jeanne (18 novembre) pour lui dire le plaisir qu'elle aurait à lui faire connaître sa famille de Marseille. Elle-même habite Hyères. Elle l'engage vivement à aller voir sa mère, Madame Soulacroix, qui demeure « pas bien loin de chez vous » chez sa sœur Madame Aicard qui a dans sa maison plusieurs filles et son fils mariés (son cousin Albert Aicard est le premier avocat de Marseille « et Mr Petit trouvera en lui un homme fort distingué »). Quant à ces dames, elles ont six et huit et même onze enfants « et seront bien à même de comprendre une bonne mère de famille comme vous et de vous renseigner sur les ressources que l'on peut trouver à Marseille ».

Le Capitaine Petit, ayant eu la charge de deux loyers (à Paris et à Marseille) et ne touchant aucune rente dans le mois de décembre prie Mr Wallon (18 novembre) de vendre de la rente (62F de rente 5% qui donnerait 1296F ou 4 obligations P.L.M. qui donneraient 1290F) afin d'avoir quelques fonds. « Je crois qu'il y a avantage à ne pas différer cette vente à cause de la gravité des événements en Orient et de la probabilité d'une guerre entre l'Angleterre et la Russie au moins pour le printemps prochain... ».

« Paul m'a écrit qu'il avait reçu son diplôme d'architecte. Je l'en félicite bien sincèrement. C'est un titre et une preuve qu'il a fait de bonnes études et le voilà distingué de tous les prétendus architectes qui n'ont d'autre bagage que quelques connaissances acquises à la hâte et mal digérées.

Nous avons aussi un très beau temps à Marseille, un trop beau même, car il n'a presque pas plu depuis 6 mois.

Hier nous avons fait l'ascension de Notre Dame de la Garde avec Henri et Pierre qui ont bravement marché pendant 2 heures ½ sans se plaindre de la fatigue.

Le petit Joseph a de mauvaises nuits, probablement à cause du travail de dentition ; il va cependant très bien et n'est même pas dérangé.

Quant à Bébelle elle est toujours aussi espiègle avec ses cheveux qui lui tombent sur la figure et à travers lesquels brillent ses petits yeux... ».

Mr Chaïe-Fontaine, un camarade du Capitaine Petit s'excuse de répondre (19 novembre) si tardivement à sa lettre. Sa femme après des couches extrêmement douloureuses a été pendant 15 jours entre la vie et la mort, avec une fièvre persistante, un commencement de péritonite suivi d'une pleurésie qui l'a encore tenue trois semaines au lit. Enfin elle va mieux maintenant. Leur petite fille vient très bien, mais il faut l'élever au biberon, ce dont sa femme a un vif chagrin.

Ils sont à Cormeilles où il est chargé de la direction des travaux du fort.

« Je suis enfin débarrassé de mon Diplôme, écrit Paul W. à Pierre Petit (15 novembre) ; j'ai passé dernièrement mon examen et je suis reçu. C'est une bonne affaire et j'en suis fort aise. Espérons maintenant que cette institution va prendre de l'extension et de la valeur. Fondée depuis 1869 elle n'a encore fourni que 10 diplômés. Nous formons encore une trop petite minorité pour avoir quelque puissance et il est fort à craindre que notre génération ne puisse profiter des privilèges encore bien éphémères de ce parchemin ! Enfin nous aurons attaché le grelot et nos arrière-neveux nous devons peut-être d'avoir établi une ligne de démarcation entre les architectes et tous ces agents d'affaires qui, sans aucune étude, sans aucune valeur comme sans morale se disent architecte et rabaissent notre état. Il y a commencement à tout ; tant pis pour ceux qui se trouvent dans la période de transition ou d'initiative... »

Les lettres de Jeanne circulent de mains en mains et même de villes en villes et font à tous grand plaisir. Paul se réjouit du beau temps dont jouissent les Marseillais. Son frère Henri et sa belle-sœur Laure sont repartis hier soir après avoir assisté au baptême

du jeune Jacques Derbanne dont les parents Gustave D. et Léonie sont naturellement fiers.

Ah ! si sa sœur Adèle G. pouvait céder aux suggestions de son Père, se rapprocher du reste de la famille et reprendre l'appartement laissé par ce dernier 95 boulevard Saint-Michel ? Adèle paraît ébranlée. Jeanne ne pourrait-elle pas de son côté en lui écrivant, « la pousser vigoureusement à cette détermination » ?

Nous n'avons guère de lettres du ménage Petit ; elles sont toutes restées entre les mains des membres de la famille auxquelles elles étaient adressées et par suite nous n'avons guère de détails sur la vie de ce ménage et de leurs enfants à Marseille... On en trouve cependant les échos dans les réflexions faites par les uns et les autres dans les réponses aux lettres reçues de Jeanne ou de Pierre.

La question de vente de titres dont le Capitaine Petit a chargé Mr Wallon permet cependant de recueillir de loin en loin des nouvelles plus directes sur la vie de la famille Petit ; nouvelles assez brèves qui terminent ces lettres « d'affaires ». Enfin nous savons que la famille est toujours en bonne santé et qu'elle jouit en ce mois de novembre d'un temps très doux (18 degrés) ; c'est au moins une compensation à son exil... Aussi les enfants peuvent-ils rester toute la journée dans le jardin... C'est un de nos meilleurs souvenirs d'enfance que ces jardins des différentes garnisons de province, surtout avec un Papa comme le nôtre qui s'ingéniait à nous fabriquer des jouets pour nous distraire en plein air. « La petite Bébelle est toujours aussi espiègle, écrit-il à Mr Wallon à la fin de sa lettre (13 novembre), et le petit Pierre (qui avait la larme facile) a repris sa bonne humeur ». La question d'Orient préoccupe toujours le Capitaine Petit « Nous avons l'espoir d'une solution pacifique qui malheureusement ne me paraît pas avoir grandes chances de succès... Le dernier discours de l'Empereur de Russie, les préparatifs considérables de cette puissance, ceux de l'Angleterre, le fanatisme des races en présence, l'occasion propice pour la Russie de mettre la main sur l'objet de ses longues convoitises, tout fait craindre une collision prochaine dans laquelle il est à souhaiter que nous ne soyons pas entraînés, malgré le désir et le besoin que nous avons de rester en paix... ».

Il a beaucoup de travail : construction de nombreux casernements, des fortifications de Toulon, armement des côtes de la Méditerranée.

Le Colonel Hallier doit aller à Paris en décembre. Il ne manquera certainement pas d'aller donner de vive voix des nouvelles de toute la famille à Mr Wallon.

Autre lettre du Capitaine Petit (23 novembre) à Mr Wallon toujours au sujet des titres à négocier. Jeanne ayant eu une forte migraine (notre pauvre maman a bien souffert de ces migraines jusqu'à un âge avancé) a retardé le départ de cette lettre pour ajouter un mot à sa mère.

Elle est très prise avec ses enfants pendant que la bonne fait la lessive. « Ils continuent à se bien porter, mais Joseph est insupportable la nuit, à ce point que Pierre et moi sommes un peu fatigués. Nous avons toujours du beau temps ; aussi les enfants en profitent pour jouer dans le jardin. C'est étonnant comme ils s'y amusent ; jamais je ne les entends dire « je m'ennuie ». J'en profite pour sortir très peu et travaille beaucoup, ce que j'ai toujours aimé par-dessus tout. C'est du jardin que je t'écris ; c'est-à-dire que nous n'avons pas encore bien froid ».

Elle est entrée en relations avec Mme Ozanam, Mme Laporte retournée depuis à Hyères après avoir reconduit son mari à Marseille et Mme Soulacroix qui l'a présentée aux différents membres de la famille, en particulier à sa sœur Mme Aicart « ces dames me paraissent très bien ; ce seront des relations agréables, mais un peu froides. C'est une famille très nombreuse qui se suffit à elle-même ; par conséquent je ne leur serai pas de beaucoup d'agrément. Je me tiendrai plutôt sur la réserve... »

Marguerite W., comme elle l'avait promis, écrit à « son cher petit Henri » une lettre « pour lui tout seul », lettre écrite beaucoup plus gros, mais que sans doute il ne pourra pas lire tout seul... Enfin ça l'encouragera à apprendre bien vite à lire pour avoir le plaisir de savourer les lettres de sa « tante Nite ».

Cette chère Marguerite est celle qui écrit le plus souvent et le plus longuement à sa grande sœur Jeanne. « Vraiment je vais finir par t'ennuyer en t'écrivant si souvent lui dit-elle (27 novembre), mais, vois-tu, c'est ma seule consolation maintenant ; il faut bien que j'en profite ! Aussi j'espère que tu me pardonnes ? »

Madame Cronier est venue à Paris avec sa fille Louise pour lui faire donner des leçons. « Louise avait l'air tout étourdie de nous voir à travers des grilles ¹⁶ et quoique nous lui disions être très heureuses ici, elle n'avait pas l'air d'avoir envie d'essayer du couvent ! »

Marguerite est fière d'annoncer à Jeanne qu'elle a eu sept places au tableau d'honneur : la conduite, la logique, le calcul, etc. « Le mois prochain je tâcherais aussi d'avoir l'histoire parce que je sais que cela ferait plaisir à Papa... »

J'espérais que le temps me ferait prendre mon parti de ton départ ; malheureusement il n'en est rien ! Il me semble qu'il y a un siècle que je ne t'ai vue et cependant il n'y a que deux mois ! Combien s'en passera-t-il encore avant que je ne te revoie ? J'aurais tant voulu m'occuper de tes enfants, t'aider à les élever et leur rendre un peu tout ce que tu as fait pour moi quand j'étais petite. Je sais bien que je ne serais jamais quitte envers toi, mais j'aurais bien voulu t'en témoigner ma reconnaissance le plus possible. Enfin c'est la volonté de Dieu ; il faut bien l'accepter et peut-être permettra-t-il que je te retrouve plus tôt que je ne l'espère ? ».

Elle signe toujours : « ta sœur et filleule bien affectionnée » et pose à Jeanne une foule de questions « qui t'ennuieront peut-être ? » sur Henri et son travail (apprend-t-il déjà la géographie ?) sur Bébelle, sur petit Pierre et sur petit Joseph qui « doit avoir de bonnes joues à embrasser... ».

Décembre 1876

Le Capitaine Petit remercie son beau-père de l'envoi d'argent (étrennes) « pour une somme beaucoup plus forte que celle que j'attendais. Jeanne et moi et les enfants nous vous remercions bien vous et Maman du cadeau du jour de l'an que vous nous faites... »

En ce qui concerne le titre au porteur que Mr Wallon doit lui faire parvenir, peut-être serait-il préférable de le confier au Colonel Hallier lorsqu'il ira à Paris ou encore à Mr Seligmann, intendant général au 15^e Corps ; dont il a fait la connaissance, qui vient d'y partir pour un mois et s'est aimablement proposé à aller porter de leurs nouvelles à Mr Wallon.

« Les enfants sont en très bonne santé. En attendant les joujoux qu'ils devront à leur bon-papa et à leur bonne-maman je leur ai fait un grand diable qui sort d'une boîte à chapeau et avec lequel ils s'amuse toute la journée... »

Mon Père nous construisait des jouets toujours ingénieux. Nous avons encore le souvenir d'un fameux guignol qu'il avait construit lui-même, avec ses portants mobiles, ses décors, ses toiles de fond très artistement peintes...ses acteurs...Il nous donnait des séances qui nous passionnaient... Je vois encore la devise en lettres d'or, sur le soubassement du théâtre : « Castigat ridendo mores » qui a été longtemps pour moi de

¹⁶ Au couvent de la Visitation (ordre cloîtré) les élèves ne pouvaient voir leurs parents, au parloir, que séparés d'eux par une double grille, comme les religieuses. Je me rappelle qu'il fallait s'arranger, en se déplaçant, pour se voir réciproquement une partie de la figure dans un des losanges assez serrés de la grille...

l'hébreu et que j'ai fini par comprendre lorsque j'ai fait du latin... Cher guignol de notre enfance qui nous a si longtemps suivi dans nos déménagements et qui nous a tant amusés, qu'es-tu devenu ?

Nous étions déjà grands lorsqu'il a disparu... Trop encombrant – il était de belles dimensions – notre mère l'aura donné sans doute à une œuvre de charité ? J'aurais été si heureux de conserver ce souvenir pour amuser les arrière- petits-enfants de mon Père !

« Le petit Pierre est maintenant de très bonne humeur et bavarde toute la journée avec Henri et Bébelle qui paraît avoir sur lui un certain ascendant. Jeanne a encore la migraine aujourd'hui ; elle vous écrira demain matin. Elle a été un peu fatiguée par le petit Joseph qui, depuis un mois, se réveille très souvent la nuit. Nous nous sommes décidés à le donner à la bonne (joli cadeau !) ; depuis nous avons de bonnes nuits et Jeanne est remise de sa fatigue ».

Mme Wallon est bien ennuyée de voir Jeanne souffrir autant en ce moment de ses migraines... « si je n'aimais pas tant notre pauvre petit Joseph, je serais bien tentée de lui en vouloir de donner tant de mal à sa petite maman. Pierre nous dit que depuis que tu t'es décidée à le donner la nuit à sa bonne, tu dors mieux, et cela se conçoit, mais pourquoi avoir attendu si longtemps ? Tu as bien besoin de ta santé et tu entreprends toujours plus que tes forces. Il faut absolument te faire aider coûte que coûte ; la santé avant tout... le Bon Dieu pourvoira au reste...


Adèle attend Céline (de la G.) pour la nouvelle année... Pourquoi es-tu si loin ? nous serons bien avec vous pendant tout ce temps-là.

Mr et Mme Olleris sont enfin de retour au grand contentement de ta Tante (Tante Jannet) qui a repris ses mercredis soirs. Elle est donc en ce moment moins isolée. Mme Alpy est aussi revenue. Il n'y a que cette pauvre Mme Boutan qui reste dans le midi auprès de Marie qui ne va pas mieux.

Mme Céline de la Gillardaie (ma marraine entre parenthèses) donne directement de ses nouvelles à Jeanne (9 décembre). Son mari et elle s'habituent à Laval, assez jolie petite ville coquettement posée sur les deux rives de la Mayenne, dans une petite maison ayant jolie vue, beaucoup d'air et de soleil. Le climat de ces contrées de l'Ouest leur rappelle celui de leur Bretagne.

Lettre de Céline de la Gillardaie à Jeanne Petit :

Laval 9 xlv 1876


 Une lettre de Céline de la Gillardaie (ma marraine et belle sœur d'Adèle Guibert) à Jeanne Petit

Votre lettre, ma chère Jeanne, m'a causé une des plus douces émotions que j'ai ressenties depuis que j'ai écrit à Laval et je vous remercie d'avoir trouvé le temps de m'écrire une aussi affectueuse et charmante lettre. Si j'ai fait le parement à votre endroit, Adèle (qui ne savait jamais) peut au moins vous dire que jusqu'à toute votre lettre parlent de vous, autrement que d'un façon banale, pourquoi donc un jour certain je ne s'en s'ait rien, mais à coup sûr, ce n'était pas pareu que je ne recevais rien de M. de la Roche... Sans m'arrêter ainsi, ma chère Jeanne, et beaucoup m'êtes doucement habituée à vous donner une vraie place dans l'emploi de vos journées et j'ai perdu tout mon monde à la fois, sans avoir au loisir en quatre petites chaînes qui occupent dans tous les pays et chaque instant du jour.

chambre, ce n'était pas gai, la peur d'id fait et tout marche bien, maintenant, il n'y a plus de plaisir de se en son plaisir pas. Vous voyez, ma chère Jeanne, quelques détails sur ma vie, et bien... J'ai vu le département est charmant pour ce qui touche la tournée et mon mari peut rentrer chaque soir. Pour cela, il est vrai, il faut fuir les terrains ou les visites publiques, et il y a beaucoup de malin et en outre qu'à l'heure de son, mais enfin, il dit que cela n'est pas possible et je m'efforce de l'entretenir dans ces idées. Et il faut, n'est il pas vrai, profiter de leurs bonnes dispositions en tout et toujours, toujours est il qu'il est très content de ses conseils. fonctions, il commencent, comme il le dit, à avoir un peu, le fait est que ça n'est pas comparable à ce qu'il était à Paris. Vous avez fait vos visites, il y a environ un mois et les relations commencent à s'établir, grâce au Directeur et à sa femme qui se montrent extrêmement bienveillants pour mon mari et pour moi, ce qui est un grand point. Les relations de service sont du meilleur, au point d'arriver très facilement la petite échappée vers Paris et les relations de société très bonnes aussi. Le Directeur est très bon surmonter et il est en fait

Je voudrais bien vous voir chez vous, ma chère Jeanne, dans cette belle ville et à un bon écart de nos souvenirs et dans ces contrées de l'Orne où y retourne le climat de ma Bretagne. Laval est cependant une assez jolie petite ville, et surtout pour ce qui concerne les deux rives de l'Orne et de notre maisonnette qui se trouve un peu (au dire de Claire Vélou) dans un quartier excentrique, nous avons une belle vue, accompagnée d'air et de soleil, mais l'est primitif de construction, ma chère amie, un escalier qui enfle la maison, une grille à droite, une à gauche et cela trois fois, puisqu'il y a un étage de mansardes. Enfin, quant à nous, nous sommes bien, mais il y a un personnel à Laval, car comme c'est une maison, nous n'y avons pas la moindre plante, pas plus petit élog. Dis la fois d'octobre nous sommes en des froids assez vifs qui nous ont fait souffrir sans endormager beaucoup la pauvre poitrine, les chemins pour nous le bon n'était pas, ce, le redana pas, nous nous réchauffons au 3 degrés dans nos

question, que je me remette à la montagne en soi, je suis capable? Vous avez bien dit à Claire Vélou, elle chère et bonne amie qui y est si heureuse de venir à Laval, elle se montre pour moi parfaite à tous égards, elle me procure toutes les distractions possibles, elle qui ne se sent pas malade, car elle a absolument renoncé à ce monde qui (après ce que vous me disiez au tout fait de son bonheur); elle se donne par son intelligence conversation et elle change également son opinion. Claire et Claire ont en l'âme et nous engage à donner la semaine dernière, pour Claire avait de voir et il nous a donné des conseils de donner Walter qui est arrivé au à Laval, nous avons beaucoup parlé de vous et j'ai eu un grand plaisir à entendre, comme on le dit en Bretagne, je vous donne que on doit avoir, et ainsi, beaucoup de plaisir de voir. Claire vient ordinairement le dimanche, en aide à recevoir mes visites, et me mettant directement au courant de ce qu'il s'en est passé, mais en ne parlant jamais que du bon et du heureux. Elle savait que les dames Claire et Claire de Laval, Claire a vu il y a très peu de jours, et elle de Laval avec sa photographie, Claire le trouve charmant et se lettre et tout, et un jour en effet qu'elle est par de Laval dans le nord de Laval, d'une admirablement chez les femmes, d'avoir admirer, et il y a un grand plaisir de voir la femme du Directeur, très bien, dans lequel j'ai développé l'appétit que vous m'avez communiqué, puis petite soirée, nous sommes allés à la messe, et elle fait un grand plaisir à la machine, je me suis

Page 3 de la lettre : « Vous voulez, ma chère Jeanne, quelques détails sur ma vie ? Eh bien... d'abord, le département est charmant pour ce qui touche les tournées et mon mari peut rentrer chaque soir. Pour cela, il est vrai, il faut prendre les trains ou les voitures publiques à 3 et 4 heures du matin et ne rentrer qu'à 10h du soir ; mais enfin, il dit que cela n'est pas pénible et je m'efforce de l'entretenir dans ces idées-là. Toujours est-il qu'il est très content de ses nouvelles fonctions ; il commence, comme il le dit, à vivre un peu ; le fait est que sa vie n'est pas comparable à celle qu'il avait à Paris.

Quant aux relations elles commencent à s'établir grâce au Directeur et à sa femme « qui se montrent extrêmement bienveillants pour mon mari et pour moi, ce qui est un grand point. Le Directeur est très bon musicien et il est un peu question que je me remette à la musique ; en suis-je encore capable ? ».

Elle est enchantée d'avoir retrouvé à Laval une de ses amies, que connaît d'ailleurs Jeanne, Claire Vilfeu avec laquelle elle passe de bons moments. C'est sans doute une ancienne compagne de la Visitation ? Son mari, retour de Paris leur a apporté des nouvelles de Mr Wallon. « Faites mes reproches à mon filleul (c'était moi hélas !) par rapport à ses mauvaises nuits. Hélas ! aurait-il une veine de sa marraine qui a eu, sur ce point, l'enfance la plus insupportable qu'on puisse imaginer ».

Dans chacune de leurs lettres Marguerite et Geneviève W. demandent à Jeanne si le petit Joseph va enfin commencer à avoir des dents ? (Ne vous inquiétez pas, chères petites tantes, il finira bien par en avoir et même par les perdre comme tout le monde). Ces maudites dents qui ne voulaient pas percer lui ont fait passer de bien mauvaises nuits... ainsi qu'à ses parents !

Avec l'argent des étrennes de bon Papa et de bonne Maman Wallon, Jeanne a acheté une superbe lanterne magique pour ses enfants. « Tu nous a fait assister à une véritable représentation lui écrit Adèle G. (14 décembre) en nous peignant la physionomie et les attitudes diverses des trois petits neveux et de Bébelle devant la lanterne magique (encore un jouet qui reste dans nos souvenirs et qui nous a amusés longtemps !) Pierre se donnera plus d'une fois le plaisir de cette joie des enfants et il trouvera bien vite un suppléant dans son fils Henri. En fait de nouvelles, je suis sûre que je ne vais faire que des redites. Ainsi Paul t'as bien certainement écrit que le petit Charles marche seul. L'appartement de l'Institut, malgré certains défauts essentiels, déplaît moins à Maman et il commence à prendre tournure. Tout cela ne sera donc pas mal et tout prêt à recevoir ses hôtes au printemps ».

Quant au désir manifesté par son Père de lui voir prendre la succession de son appartement (95 boulevard Saint-Michel) Adèle G. pour les raisons que l'on connaît n'est pas fâchée de voir qu'il est impossible d'y donner suite pour le moment.

Voilà la fin de l'année, l'époque des cadeaux et des vœux. La famille de Marseille n'est pas oubliée. Laure W. envoie à Jeanne une boîte de dragées du baptême de Jacques Derbanne. Elle y joint des cadeaux utiles pour les enfants : des chaussons, un petit jupon, une capeline pour le petit Joseph, un autre jupon, une capeline « plus grands pour Melle Bébelle » et des livres pour les plus grands. « Mon pauvre mari a par-dessus la tête de contrariétés et de besogne dans l'établissement : je suis désolée de le voir ainsi accablé et j'admire tout son courage. Excuse-le auprès de Pierre s'il ne lui écrit pas, mais la correspondance lui est impossible... »

Paul W. et Sophie se consolent de l'éloignement en pensant « au bonheur dont vous paraissez jouir à Marseille... si nous avons vieilli d'un an à la fin de cette année, nous aurons au moins rapproché l'époque de votre retour au milieu de nous... Tu as su par Maman, ma chère Jeanne, que notre petit Charles trotte tout seul maintenant... Sophie se porte assez bien ; cependant elle commence à se sentir lourde : une course un peu longue la fatigue et l'essouffle ; encore trois mois environ et notre petit garçon aura une petite sœur... »

Etienne Wallon y va aussi de sa lettre de jour de l'an. Henri Wallon, bien que très occupé, trouve cependant le temps d'écrire trois grandes pages... « Chacun ici va à peu près bien. Mme Derbanne est en meilleure veine que pendant la saison d'été ; elle n'est pourtant pas sans tousser, sans étouffer ni sentir parfois de grandes faiblesses. Mme Cronier a toujours le moral malade. Et en ce moment, elle traverse une période d'anniversaires bien douloureux pour elle : la Noël qui était la fête de Mr Cronier, le lendemain, anniversaire de leur mariage et toutes les péripéties de leur voyage en Italie l'an dernier...

Laure va bien et doit vous écrire. Louis (Cronier) grandit et se fortifie.

Nous parlons bien souvent de nos exilés de Marseille. Les parents comme les enfants nous occupent l'esprit et toutes les singeries, les bons mots de ceux-ci nous amusent toujours. Bébelle est bien drôle avec sa pépée – que je voudrais revoir tout ce petit monde-là !... ».

Adèle Guibert en joignant à la sienne les lettres de Marie et d'Anna dit aussi toutes ses affectueuses pensées pour Jeanne et les siens... « Les fêtes et réunions de famille apportent plus d'amertume que de joie lorsque le père de famille n'est plus... tu le sens pour moi. Mais le bon Dieu met la consolation à côté de l'épreuve en faisant entrevoir la réunion prochaine dont chaque jour rapproche et en faisant jouir, comme d'un bien véritable, de cette bonne affection de frères, de sœurs, de parents dévoués ».

Et voici pour terminer une longue lettre de Jeanne à Mme Wallon. Le paquet d'étrennes est arrivé en fort bon état.

« Tu ne saurais croire le plaisir que j'ai eu à sortir du carton toutes les choses que tu avais su si bien choisir pour notre utilité ou notre agrément... Voilà trois bonnes journées que les uns et les autres me faites passer soit par vos lettres soit par vos envois. Le Colonel (Hallier) est content quand il sait que j'ai ainsi des nouvelles. « Eh bien, me dit-il, avez-vous reçu un journal aujourd'hui ? ». Il avait peur que je ne me fasse pas à ma nouvelle vie et il est tout heureux quand il me voit gaie et contente. Il vient de faire une tournée d'une quinzaine de jours dans laquelle, bien heureusement, Pierre ne l'a pas suivi ; il est allé dans les Alpes et est revenu enchanté de son voyage qu'il voudrait faire faire une fois à Pierre pour lui faire connaître de beau pays. Ce soir il nous a invités à son restaurant, ce qu'il fait généralement tous les 15 jours ; nous passerons ensuite une bonne soirée. Nous l'avons, nous-mêmes, tous les 10 ou 15 jours à dîner. Il est si simple que nous n'avons pas besoin de faire des cérémonies. Il arrive souvent que lorsque nous nous promenons ensemble, il vient partager le dîner de ce jour-là à la fortune du pot. Je voudrais bien que mon Père le connût ; c'est un excellent homme et un beau caractère. Je ne sais pas si je t'ai dit qu'il avait été camarade d'école de Mr Malézieux et de Mr Bresse ?

Comme si tous les bonheurs devaient m'arriver à la fois, la photographie de mon Père est arrivée hier soir. Les aînés ont naturellement tout de suite dit : « Voilà Bon Papa ! ». Quant à Bélotte, qui dormait hier soir, je voulais voir ce matin si elle le reconnaît ; mais ses frères ne lui ont pas laissé le temps, de sorte que je ne puis dire ce qui serait arrivé ; mais toujours est-il qu'elle a renouvelé toutes ses tendresses en voyant son Bon Papa : elle lui a tout de suite offert ce qu'elle avait dans la main : « Tiens, Bon Papa, une bille... », mais hélas Bon Papa n'a pas ouvert la main pour accepter le modeste présent, ce qui lui a paru très étonnant !

J'entends de ma chambre où je t'écris qu'elle se fait rappeler à l'ordre par son Papa qui leur montre la lanterne magique ; probablement elle a voulu aller donner une tape au singe ou au rat qui passait sur la muraille.

Pierre a eu hier une très bonne idée : j'ai le livre de La Fontaine illustré par Granville ; Pierre en calque les dessins assez petits pour être représentés dans notre lanterne ; il a trouvé moyen de fixer à l'aide de gomme les couleurs sur le verre et il leur fait ainsi, chaque jour, des sujets nouveaux qui amusent beaucoup les petits...

Voilà j'espère, ma chère Maman, un fameux bavardage ; je ne me croyais pas la langue si bien pendue ou plutôt la plume si bien posée entre les doigts ou encore la pensée si vive à s'exprimer, mais je me rapproche ainsi de vous tous...

J'ai cependant encore beaucoup de choses à dire ; j'ai pu recommencer à mettre à profit mon activité sans fatigue. Adieu, ma chère Maman, je n'ai plus que la place de t'embrasser ainsi que Père et tous les frères et sœurs. Quand viendrez-vous nous voir ? Je suis sûre qu'un mois passé ici te ferait beaucoup de bien. Votre fille affectionnée.
Jeanne.